

LES AMIS DE GEORGE SAND

Association déclarée (J.O. 16 - 17 Juin 1975)
Placée sous le patronage de la Société des Gens de Lettres

Siège social : Musée de la Vie Romantique, 16, rue Chaptal - 75009 Paris

Courrier : 12, rue George Sand, B.P. 83 - 91123 PALAISEAU Cedex

Répondeur & Fax : 01 60 14 89 91

e-mail : amisdegeorgesand@wanadoo.fr

Internet : <http://www.amisdegeorgesand.info>



Afin de mieux faire connaître la vie et l'œuvre de George Sand, l'association Les Amis de George Sand a numérisé et mis en ligne le présent numéro de sa revue, sous la forme d'un fichier PDF permettant la recherche de texte.

Toute reproduction, même partielle, de textes, d'articles, ou d'illustrations, doit faire l'objet d'une autorisation préalable.

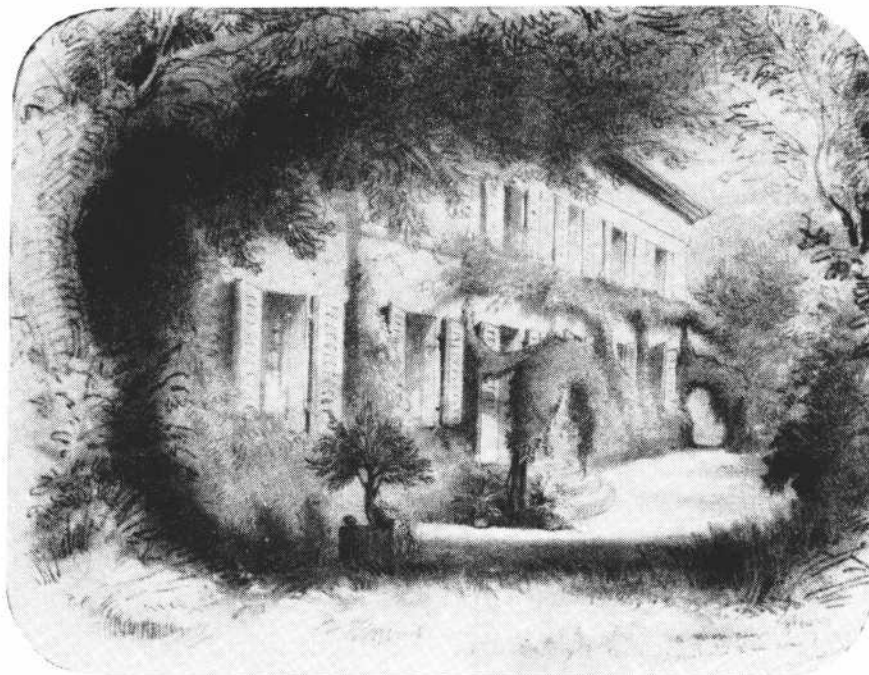
Copyright © 1982 Les Amis de George Sand

LES AMIS DE GEORGE SAND

**Association placée sous le patronage de
la Société des Gens de Lettres**

N° Spécial : NOHANT

Publié avec l'aide du Centre National des Lettres



Nohant en 1853, par Eugène Lambert

1982 – N°1

Nouvelle Série N° 3

SOMMAIRE

Divers auteurs	Nohant vu par des contemporains de George Sand Jules Sandeau - Eugène Delacroix - Elme Caro - Théophile Gautier - Juliette Adam - Armand Silvestre - Henri Amic - Aurore Sand.....	1
Mine ALQUIER	Nohant ou l'art de vivre en famille «ouverte».....	15
Bernadette CHOVELON	L'Eté 1843 : la vie quotidienne à Nohant.....	18
Jeannine TAU VERON	Nohant, le refuge et l'inspiration de Frédéric Chopin....	22
	OEuvres de Chopin composées à Nohant.....	24
Georges LUBIN	Quelques belles soirées de Nohant.....	25
Francine MALLET	Silence, on tourne ! ..à Nohant.....	37
COMPTE-RENDUS.....		42
G. Flaubert- G. Sand, <i>Correspondance</i> , p.p. A. Jacobs (A. Alquier) -		
Béatrice Didier, <i>L'écriture - Femme</i> (G. Lubin).		
G. Sand, <i>Mademoiselle Merquem</i> , p.p. R. Rbéault (G. Lubin)		
G. Sand, <i>Mauprat</i> , p.p. J.P Lacassagne (G. Lubin)		
G. Sand, <i>Correspondance</i> , t. XVI (J.P. Lacassagne) -		
Marc Baroli, <i>La vie quotidienne en Berry au temps de G. Sand</i> (B. Chovelon) -		
<i>Correspondance de Frédéric Chopin</i> (Jeannine Tauveron)		
Informations.....		47
Vie de la société.....		50
Table des illustrations.....	(couverture)	III

Association des Amis de George Sand
40, rue Beaujon. 75008 PARIS

Président	: Georges Lubin
Vice-Présidentes	: Aline Alquier
	: Yvonne Grès-Veron
Secrétaire Générale et Responsable de la publication	: Bernadette Chovelon
Trésorière	: Jeannine Tauveron

Dépôt légal : septembre 1982 .Pas
No ISSN :0244 - 296

Prix : 25 F.

D'abord un mot de ce Nohant vers lequel se tournèrent les regards de tant d'écrivains, de penseurs, d'artistes et d'amis des lettres au XI^e siècle. On en trouve l'histoire et la description dans la brochure Nohant éditée par la Caisse Nationale des Monuments Historiques, avec des illustrations et des plans. Les premiers sires de Nohant apparaissent au XII^e siècle. D'un château-fort construit vers 1400 ne subsistent que deux tours rondes incluses dans les bâtiments de ferme. Sur ses fondations le château actuel fut élevé par Péarron de Serennes vers 1770. La grand-mère de George Sand, Mme Dupin de Francueil, l'acquiert en 1793 pour 230 000 limes, et vint l'habiter peu après le 9 Thermidor qui lui ouvrit les portes de sa prison révolutionnaire. A l'époque il était très visible de la route, comme le montre un dessin datant de 1818, mais les arbres tout jeunes à l'époque ont grandi et font maintenant un écran qui entoure la maison d'un rideau de verdure, protecteur et discret.

Dans Histoire de ma vie, George Sand a donné une brève esquisse de l'habitation et de son rustique entourage:

«Je dirai quelques mots de cette terre de Nohant où j'ai été élevée, où j'ai passé presque toute ma vie et où je souhaiterais pouvoir mourir...

«Ces sillons de terres brunes et grasses, ces gros noyers tout ronds, ces petits chemins ombragés, ces buissons en désordre, ce cimetière plein d'herbes, ce petit clocher couvert de tuiles, ce porche de bois brut, ces grands ormeaux délabrés, ces maisonnettes de paysans entourées de leurs jolis enclos, de leurs berceaux de vigne et de leurs vertes chènevières, tout cela devient doux à la vue et cher à la pensée quand on a vécu longtemps dans ce milieu calme, humble et silencieux. Le château si château il y a (car ce n'est qu'une médiocre maison du temps de Louis XVI), touche au hameau et se pose au bord de la place champêtre sans plus de faste qu'une habitation villageoise...»

Le lecteur trouvera dans les pages suivantes plusieurs témoignages de visiteurs qui ont écrit leurs impressions. Il aurait été facile d'en rassembler d'autres: celui de Marie d'Agoult qui vint y passer quelques mois en 1837 dont une partie avec Liszt;

- du peintre Charpentier venu faire l'année suivante les portrait; de George et de ses enfants;

- de H. de Latouche qui insère dans son roman Léo en 1840, le récit d'une visite fictive donc suspecte de fabulation;

- de Fromentin venu en 1861 soumettre à George Sand son roman Dominique;

- d'Edouard Cadol auteur d'une «Visite à Nohant». -.

- d'Edmond Plauchut, familier de ces lieux;

- de Félix Duquesnel, directeur de l'Odéon, etc.. -

Un volume entier ne suffirait pas à reproduire la totalité des textes en question, car, ici, il a déjà fallu se borner à de simples extraits.

La Rédaction.

« Si le hasard ou la fantaisie vous pousse jamais vers les champs du Berry, traversez Châteauroux comme une flèche. Il n'est rien en ces sombres murs qui puisse allécher vos regards. Les maisons y sont noires, les rues sales et les femmes laides. Passez les yeux fermés au galop des chevaux. Bientôt la morne cité s'accroupit derrière vous dans la brume; la route bordée de trembles et d'ormeaux court à travers les plaines: suivez-la. Ce n'est encore qu'un triste paysage: çà et là des landes incultes; quelques toits de chaume semés dans les bruyères; au loin la fumée d'un pauvre village. Mais déjà le désert s'anime, l'horizon se pare, les coteaux s'élèvent, les vallées se creusent; derrière cette ligne de peupliers l'Indre gazouille et reluit. Arrêtez-vous un instant au sommet de cette colline; vous êtes à Corlay; que de merveilles à vos pieds ! Si le ciel est serein, vous pouvez saluer les blanches cimes de l'Auvergne. Mais votre chaise vole le long de la pente poudreuse: vous laissez Vic sur votre droite, quelques chaumières groupées autour d'une église rustique... plus loin, sur votre gauche, un hameau est tapi, comme un nid, sous les chênes. A dix pas du village, un château de construction moderne découvre sa blanche façade, flanquée de verdoyants massifs. Regardez : n'est-ce pas l'ombre de Valentine qui glisse à travers le feuillage ? Ecoutez: n'est-ce pas l'âme de Geneviève qui se plaint dans les soupirs du vent? Vous êtes dans la patrie d'André et de Bénédict; ces prés sont les prés St Gervais: cette vallée est la vallée noire. Vous êtes à Nohant, le Fernay du Berry; cette femme qui rêve, accoudée sur l'appui de sa fenêtre ouverte, c'est une femme, belle entre les femmes, et grande parmi les hommes. C'est dans ces allées, sous le dôme de ces tilleuls, le long des charmilles de ce petit bois, que l'imagination du poète a promené les fantômes charmans que vous [...] »

Jules SANDEAU

Ce morceau inachevé a une histoire, une histoire presque dramatique, disons tragi-comique. L'autographe, conservé à la Bibliothèque Nationale (Manuscrits, N.a.fr. 24207, fol. 145), garde des traces, aujourd'hui très atténuées de gouttes de sang. Voici comment Assène Houssaye, qui en fut le témoin, raconte la scène dans le tome IV de ses *Confessions*, p. 330-332.

J'étais en cordiale amitié avec Mme Dorval, quand elle devint amoureuse de X-X. Était-ce Alfred de Musset, Alfred de Vigny ou Jules Sandeau? Supposons un instant que c'était Jules Sandeau. Elle me dit un soir : « Croyez-vous qu'il m'aimera ? - Pourquoi pas ? - C'est qu'il aime toujours George Sand! - Ce n'est qu'un souvenir perdu. - N'en croyez rien; chaque fois que je lui parle de cette femme... il ne m'arrête jamais pour me parler de moi... »

Mme Dorval baissa la tête. « S'il m'aime un peu, c'est parce qu'il me sait l'amie intime de George Sand, c'est parce qu'il retrouve sur mes joues les baisers de sa maîtresse...— Après tout, ma chère amie, l'amour est toujours une greffe ancienne sur un arbre nouveau. Que vous importe, puisque cet arbre a des fleurs et des fruits ! »

L'amoureuse était devenue sombre. « Ah! reprit-elle, on voit bien que vous n'êtes pas amoureux ! » Deux belles larmes tombèrent de ses yeux. Elle était si affolée de Jules, qu'elle venait souvent dans sa chambre quand il n'y était pas. Elle me disait : « J'y trouve autant de plaisir qu'à côté de lui; j'y respire sa vie et ses pensées. » Elle remuait tous les papiers du romancier d'une main jalouse et les regardait d'un oeil inquiet.

Quand je demeurais avec Jules, le plus charmant des compagnons, elle vint un jour en son absence. Comme nous causions, elle aperçut le commencement d'un portrait à la plume que Jules écrivait pour les Belles Femmes de Paris. J'ai conservé ces vingt premières lignes; le nom de George Sand n'y est pas; mais Mme Dorval la reconnut et s'écria : « Elle, toujours elle! Cette femme me tuera. »

Cette femme, elle venait de la quitter et de l'embrasser tendrement. C'était son inséparable. « N'allez pas vous emporter pour rien lui dis-je. D'ailleurs vous aimez autant George Sand que Jules ? — Mais vous ne comprenez donc pas que j'aime cette femme parce qu'elle a aimé Jules, ou parce que Jules l'a aimée... Je ne lui parle que de lui... — Voyons! vous l'aimez aussi pour elle-même, repris-je avec quelque raillerie; sinon, comment expliquer cette inséparabilité ? Car vous êtes sa lumière quand elle est votre ombre, et vous êtes son ombre quand elle est votre lumière. »

Pendant que je parlais, l'amoureuse exaspérée, qui avait saisi un couteau à papier - il n'y avait pas là d'autre poignard - s'en donna un violent coup dans la poitrine, tout en relisant la feuille autographe de Jules.

Vraie scène de mélodrame! Mme Dorval s'évanouit dans mes bras. La pauvre égarée avait frappé ferme, car le sang jaillit. Je dégrafai son corsage et je vis une entaille très sérieuse.

Je pris le rôle d'un médecin improvisé, pour la rappeler à la vie. Son premier mouvement fut de ressaisir la feuille de papier et de la baigner dans son sang; non pas que le sang eût jailli à flots, mais enfin le sein était tout déchiré.

Cette scène peint la femme. Quand Jules revint, il n'en voulut rien croire, car il jouait toujours au sceptique, quoiqu'il eût beaucoup de coeur. Il me dit même un mot que je ne puis rappeler ici. Je lui demandai à garder le papier dans mes autographes : « Oui, me dit-il, mais vous le montrerez à George Sand. »

Nohant, 7 juin 1842.

Cher ami, je suis ici depuis quelques jours, et ai fait le voyage très heureusement sauf les inconvénients qui accompagnent tous les voyages et surtout une chaleur de chien et une poussière idem. A peine installé, j'éprouve que mes projets de ne rien faire ne peuvent pas tenir... Je vais m'amuser avec le fils de la maison à entreprendre un petit tableau pour l'église du lieu²...

Le lieu est très agréable et les hôtes on ne peut plus aimables pour me plaire. Quand on n'est pas réuni pour dîner, déjeuner, jouer au billard ou se promener, on est dans sa chambre, à lire, ou à se goberger sur un canapé. Par instant, il vous arrive par la fenêtre entr'ouverte sur le jardin des bouffées de la musique de Chopin qui travaille de son côté; cela se mêle au chant des rossignols et à l'odeur des rosiers: Tu vois que jusqu'ici je ne suis pas très à plaindre, et cependant il faut que le travail vienne donner le grain de sel à tout cela. Cette vie est trop facile. Il faut que je l'achète par un peu de cassement de tête; comme le chasseur qui mange avec plus d'appétit quand il s'est écorché aux buissons, il faut s'évertuer un peu après les idées, pour sentir le charme de ne rien faire~...

Eugène DELACROIX

1 Le grand peintre est venu trois fois à Nohant, pour y faire d'assez longs séjours, attiré à la fois par son désir de repos, son amour de la nature (il se dit «né pour l'air, la campagne, les boeufs»), par son amitié pour G. Sand, et par la présence de Chopin, avec lequel il communiait dans l'amour de la musique, tout en s'accordant avec lui sur des questions plus terre à terre, comme nous l'apprennent des notes bien dénigrantes de Maurice Sand:

« Juin 1842. Delacroix à Nohant. L 'éducation de la vierge (Ste Anne). Quelle affaire pour tendre un calicot sur un chassis et l'apprêter !!! Chopin était à Nohant. Grandes conversations sur la musique (Mozart, Gluck), nombreuses conversations sur les rasoirs, les vêtements, la mode, les belles manières, le convenu. Deux grands génies pleins de puérilités, malades tous deux, nerveux tous deux. j'ai fait la copie de la Sainte-Anne. »

Oui, et une bien mauvaise copie, sans talent. On est fâché pour Maurice de lui voir employer cet air supérieur, qui le juge. Il n'a pas à craindre, lui, la nervosité que donne parfois le génie.

2 Ce tableau est L'éducation de la Vierge, dit aussi la Sainte-Anne. Il n'est pas resté dans la petite église de Nohant, on s 'en doute.

George Sand révélera plus tard: « La toile a été prise dans ma toilette, c'était un couteau de fil destiné à me faire des corsets.»

3 Delacroix, Correspondance, t. II, p. 106.

NOHANT

...vu par Elme Caro¹ en 1861

Châteauroux, 13 Juin 1861, 11h. 30 du soir.

Voici comment l'idée m'est venue d'aller voir Mme Sand, et comment cette idée a merveilleusement réussi. Depuis que je suis dans le Berry, j'ai la tête pleine de mes souvenirs de George Sand, et tout m'y ramène, les noms, les lieux, les figures mêmes, l'accent du patois berrichon. L'autre jour, je songeai que j'étais bien près de Nohant (sept lieues), que George Sand ne venait presque plus à Paris, que, si je ne la voyais pas cette fois, je ne la verrais peut-être jamais. Elle vient d'avoir tout récemment une grosse fièvre typhoïde. On est encore inquiet de rechutes possibles. Bref, j'écrivis de ma plus belle encre un petit billet pour annoncer ma visite. Je devais me rendre à Nohant aujourd'hui dans l'après-midi. C'était l'emploi que je ferais de mon jeudi, et, pendant que mon collègue s'installait à Limoges, moi, je m'appêtais à voir cette chose la plus curieuse de la terre, un grand génie.

Je suis parti ce matin, à dix heures, dans un bon et gentil cabriolet. La journée était magnifique. C'était juin dans toute sa douceur et son éclat. Je pensais tout le long de la route : Qu'allait-elle me dire? Que lui dirais-je ? Tant de choses m'attirent vers elle, tant de points nous séparent ! De telles dissidences d'idées, dans un si large fond de sympathie ! Et puis tous les lieux que je traversais ravivent en moi tout un monde de souvenirs : c'était la *vallée noire*, c'était *Saint-Chartier*, c'était la route de la Châtre. Vous savez comme tous ces noms reviennent à chaque instant dans ses livres. J'en avais enchanté mon souvenir, et toute la route était bordée pour moi de ces images flottantes d'un pays idéal que l'on croit voir en rêve, et que l'on reconnaît vaguement dans une réalité aperçue pour la première fois.

« C'est ici », me dit mon cocher, vers midi et demi, et il me montrait un jardin anglais séparé de la route par un petit fossé et un buisson. La maison était cachée dans les noyers.

Je laissai ma voiture sur la grande route à une petite auberge voisine, et je pris un étroit chemin creux qui devait me conduire à la grille du château.

En sonnant, j'aperçus le jardinier qui soignait ses roses dans la cour. Vous savez la passion de George Sand pour les fleurs et les oiseaux. Ce jardinier, l'ami des fleurs, avait, à mes yeux, quelque chose de touchant. Il prit ma carte et m'introduisit dans la cour toute fleurie et ombragée de beaux arbres. J'étais là, en face de ce château, où se sont passées tant de scènes *historiques*, et où ce beau génie s'est éveillé, à force de *penser* dans sa première jeunesse, à force de *souffrir*, plus tard, une fois mariée. Et les souvenirs me venaient à flots.

Un instant après, je vis sortir de la maison une jeune paysanne-soubrette, qui me dit, de sa voix la plus douce, que Madame me priait d'entrer et qu'elle allait descendre. Elle venait de se lever et prenait un bain (il était une heure environ, mais vous savez qu'elle travaille la nuit).

Je causai cinq minutes dans le salon qui a encore les meubles de sa vieille et spirituelle grand-mère, la fille du maréchal de Saxe. La jeune paysanne Marie² parlait avec moi d'un ton si simple, si aisé, si élégamment naturel, que je me mis à la regarder avec attention. C'est, en effet, le type des paysannes distinguées des romans de G. Sand, de *Jeanne* par exemple. Cette jeune fille remplit une grande place. C'est comme une fille adoptive tant G. Sand l'aime : elle me raconta la dernière maladie de *Madame*, leur voyage dans le Midi et la Savoie - leur retour depuis trois jours seulement j'ai eu du bonheur !

Au bout de quelques minutes G. Sand entra. J'étais ému avant, je ne le fus plus en la voyant. Un miracle de naturel que cette femme. Elle a cinquante-sept ans. Elle est un peu forte, sans excès - de beaux traits un peu marqués - des mains et des pieds d'enfant, des cheveux très noirs mêlés de cheveux très blancs, mais tous frisés et crépés naturellement à la Ninon, mais sans prétention-des yeux ! Oh! des yeux admirables de bonté et de gaîté. Elle me tendit la main en me voyant, m'assura que je lui faisais un plaisir infini. Je baisai sa main, elle roula une cigarette, m'en offrit une, que je refusai (hélas), et nous nous mîmes à causer avec une liberté, une aisance, une amitié, comme si nous nous étions connus toute notre vie; - au bout d'une demi-heure, elle se leva, prit mon bras, et me montra toute sa maison, sa chambre de jeune fille où elle rêvait tant et où son génie se nourrissait de lectures nocturnes, la chambre de sa grand-mère, qui est devenue l'appartement de son fils Maurice, sa chambre à elle, où ma foi! le lit n'était pas encore fait. Elle m'en demanda pardon, parce qu'elle venait de se lever. Le tout d'une propreté, d'une distinction artistique, d'une bibeloterie variée, comme vous l'aimez, d'un cachet de simplicité et de goût inimitable. Puis le petit théâtre du château qui est leur passion à tous, et un bijou, en effet, rien n'y manque, décors, coulisses, costumes. Tout le mois de septembre et d'octobre, la famille joue avec des amis des pièces dont le canevas est préparé et sur lequel les acteurs improvisent. Le prodige est la paysanne-soubrette: une merveille m'a-t-elle dit, d'intelligence théâtrale. Après m'avoir détaillé toute la maison avec une bonne grâce, une gaîté, un gentil sans-façon dont je ne puis exprimer le charme, elle me dit qu'elle allait me rejoindre au jardin dans un instant. On l'attendait; c'était ce vieil ami à elle, dont elle parle souvent dans ses *Mémoires*, un ami d'enfance, M. Duvernet, très riche propriétaire des environs, et devenu aveugle depuis quelques années. Il venait d'apprendre son retour et accourait la voir. Il faut vous dire que G. Sand est visiblement adorée de tout *ce qui l'entoure*. Elle est incroyablement *bonne*, pas *poseuse* le moins du monde, simple, naturelle au possible, aimant passionnément à coudre et à broder - vraie femme, beaucoup plus qu'on ne l'imagine ordinairement, - toilette simple, mais jolie toilette de campagne, robe grise et chapeau de jardin.

Je parcourais le parc depuis un quart d'heure, lorsque Mme Sand vint me rejoindre avec son vieil ami Duvernet. Nous nous assîmes tous les trois dans une petite île bien ombragée, et, là, nous avons vécu deux heures, en causant de tout sujet, littérature, histoire, politique, avec une liberté absolue. Personne ne souffre mieux la contradiction que George Sand; elle ne déteste, dit-elle, que le *mensonge* et la *bassesse*. Je l'ai attaquée sur plusieurs points, elle s'est défendue avec bonne grâce et un calme parfaits. Ces deux heures ont été un enchantement - aucune théorie, des idées seulement échangées en toute simplicité de cœur et de raison, sans apprêt, sans autre but que d'exposer sa libre opinion.

Elle me dit que son fils Maurice fait dans ce moment-ci un voyage en Afrique. Elle attend pour après demain sa fille Solange, qui vient de Paris. Elle n'a ici avec elle qu'un artiste de beaucoup de talent, ami intime de Maurice, M. Jules Manceau³, qui la soigne et qui l'adore comme une mère. Elle me racontait qu'il était venu la voir, il y a douze ans, et qu'il ne s'est pas encore en allé.

Inutile de dire qu'on m'avait retenu pour toute la journée. On voulait me retenir pour la nuit, le lendemain. J'ai eu la force de résister, non sans peine ! Le dîner a été très gai, très animé, la conversation parfaitement décente. J'étais dans mes meilleurs jours ; on a paru content de moi. Le soir après une dernière conversation sur la terrasse embaumée de ses belles fleurs, je dus partir. Elle me dit adieu comme à un ami de toujours, me faisant promettre de venir la voir en septembre, à l'époque des grandes fêtes théâtrales de Nohant, me promettant de m'avertir dès qu'elle serait à Paris. Je suis parti le coeur gros de quitter si vite tant de génie, tant de naturel et de bonté. Pas la moindre pose, pas la moindre affectation, riant de tout coeur de l'esprit des autres, ayant pour elle plutôt du bon sens et de l'élévation que de l'éclat dans la parole...

Elme CARO

1 Elme Caro (1826-1887), universitaire, professeur à la Sorbonne, membre de l'Académie française et conférencier mondain. il a laissé une petite étude sur George Sand dans la collection des Grands Ecrivains français (Hachette, 1887). Les pages ci-dessus, extraites d'une lettre à sa femme, ont été publiées dans le Journal des Débats du 25 juillet 1924.

2 Marie Caillaud.

3 Caro a dû mal entendre le prénom de Manceau, qui s'appelait Alexandre.

NOHANT

...vu par Théophile Gautier en 1863

Théophile Gautier n'est venu qu'une fois à Nohant, en septembre 1863. Arrivé le 7 au soir, il en repartira le 12 au matin. Pendant son séjour, il écrit à sa compagne Ernesta Grisi la lettre non datée que voici (probablement du 8 au soir) (1) :

« Ma chère Nini, je suis arrivé à Nohant en bon état, et j'y ai reçu, l'accueil le plus amical. Il y a Marchal et le petit Dumas. L'endroit est très solitaire quoique sur le bord de la route. La maison demi-château a bonne figure avec ses lierres et ses vieilles murailles grises au milieu d'un vaste enclos, moitié parc, moitié jardin. Le tout assez négligé et juste au point où je l'aime. J'ai une grande chambre très commode avec un excellent lit, une toilette et tout ce qu'il faut. J'ai passé ma journée à regarder jouer aux boules et à me promener dans les allées dans un calme profond dont j'avais besoin car j'étais encore fatigué de la fête. Madame Sand est la tranquillité même. Elle roule sa cigarette, la fume et parle peu car elle travaille toutes les nuits jusqu'à trois ou quatre heures du matin et jusqu'à midi, une heure, elle est comme une somnambule puis elle commence à s'éveiller et rit des calembours de Dumas qu'elle ne comprend qu'après tout le monde. Il est impossible d'être meilleure femme et meilleur garçon à la fois. J'ai vu le théâtre; il est très bien arrangé et fourni de quatre-vingts décors, mais il a coûté petit à petit une vingtaine de mille francs. Maurice Sand, Lambert, Manceau et d'autres amis y

ont travaillé des hivers entiers. Dans ce moment-ci la troupe est dispersée par l'ouverture de la chasse et je ne sais pas si l'on pourra jouer une pièce improvisée. Mais l'on exécutera probablement quelque scène détachée.

« Portez-vous bien, soyez unis et gentils, c'est tout ce que je désire. Je t'embrasse tendrement ainsi que Judith, Estelle et les soeurs. Bien des choses à Toto et aux amis.

« A bientôt, je t'écirai pour l'heure de mon retour. »

Théophile GAUTIER.

Cette première impression doit être complétée par le récit pittoresque que Gautier a fait au dîner Magny le 14, et qu'ont rapporté les Goncourt:

« Ah! mais à propos, Gautier, vous revenez de Nohant, de chez Mme Sand, est-ce amusant ?

« Comme un couvent de frères Moraves ! Je suis arrivé le soir. C'est loin du chemin de fer. On m'a mis ma malle dans un buisson. Je suis entré par la ferme, avec des chiens qui me faisaient peur. On m'a fait dîner. La nourriture est bonne ; mais il y a trop de gibier et de poulets : moi, ça ne me va pas. Il y avait là Marchal le peintre, Alexandre Dumas fils, Mme Calamatta (2).

« Et quelle est la vie à Nohant ?

« On déjeune à dix heures, au dernier coup, quand l'aiguille est sur dix heures, chacun se met à table sans attendre. Mme Sand arrive avec un air de somnambule, reste endormie tout le déjeuner. Après le déjeuner, on va dans le jardin, on joue au cochonnet, ça la ranime. Elle s'assied et se met à causer. On cause généralement à cette heure-là de choses de prononciation; par exemple sur la prononciation *d'ailleurs* et de *meilleur*. Mais le grand plaisir de causerie de la société, ce sont les plaisanteries stercoraires.

«Bah !

«Oui, la merde, les pets, c'est le fond de la gaîté. Marchal a beaucoup de succès avec ses vents (3). Mais par exemple, pas le plus petit mot sur le rapport des sexes ! Je crois qu'on vous flanquerait à la porte si vous y faisiez allusion...

« A trois heures, Mme Sand remonte faire de la copie jusqu'à six heures. On dîne. Seulement on vous prie de dîner un peu vite, pour laisser le temps de dîner à Marie Caillot (sic) (4). C'est la bonne de la maison, une petite fadette que Mme Sand a prise dans le pays, pour jouer dans les pièces de son théâtre, et qui vient au salon, le soir, après dîner. Après dîner Mme Sand fait des patiences sans dire mot jusqu'à minuit... Par exemple, le second jour, j'ai commencé à dire que si l'on ne parlait pas littérature, je m'en allais... (5) Ah, littérature ! ils semblaient revenir de l'autre monde. Il vous faut dire qu'en ce moment, il n'y a qu'une chose dont on s'occupe là-bas, la minéralogie. Chacun a son marteau, on ne sort pas sans.

« Enfin j'ai déclaré que Rousseau était le plus mauvais écrivain de la langue française, et ça nous a fait une discussion avec Mme Sand jusqu'à une heure du matin.

Par exemple, Manceau lui a machiné ce Nohant pour la copie! Elle ne peut s'asseoir dans une pièce sans qu'il surgisse des plumes, de l'encre bleue, du papier à cigarettes, du tabac turc et du papier à lettres rayé. Et elle en foire ! Car elle recommence de minuit jusqu'à quatre heures. Enfin, vous savez ce qui lui est arrivé, quelque chose de monstrueux! Un jour, elle finit un roman à une heure du matin : « Tiens, dit-elle, j'ai fini! » Et elle en recommence un autre. La copie est une fonction chez elle...

« Au reste, on est très bien chez elle. Par exemple, c'est un service silencieux. Il y a une boîte qui a deux compartiments, dans le corridor : l'un est pour les lettres par la poste, l'autre pour la maison. Dans celui-ci, on écrit tout ce dont on a besoin, en indiquant son nom et sa chambre. J'ai eu besoin d'un peigne j'ai écrit : *M. Théophile Gautier*, telle chambre, ma demande, - et le lendemain à six heures, j'avais trente peignes à choisir. »
(6)

1 *L'autographe est à la collection Lovenjoul (C 475, fol. 55).*

2 *Ici, les Goncourt ont dû mal entendre, car la présence de Mme Calamatta est démentie par l'agenda. Gautier a dû seulement parler de la femme de Maurice, née Calamatta. Les autres hôtes étaient le peintre Eugène Lambert et sa femme, et l'actrice Marie Lambert, dont Gautier ne parle pas.*

3 *On connaît d'autres exemples, et en d'autres temps, de cette veine rabelaisienne qui a choqué certains hôtes de Nohant.*

3 *C'est Marie Caillaud qu'il convient de lire. Elle n'avait pas été embauchée «pour jouer» sur la scène de Nohant, mais pour s'occuper du poulailler. Ce n'est que par la suite qu'elle s'était montrée capable d'apprendre à lire, avec George Sand pour institutrice, puis de participer à une action théâtrale, avec talent.*

4 *Henri Amic apporte une confirmation, avec un détail piquant: il tenait de Mme Adam, qui elle-même devait le tenir de Dumas fils, que Gautier, vexé du silence de George Sand, était prêt à retourner à Paris. Dumas va en faire part aussitôt à la romancière, qui l'écoute avec ses beaux grands yeux étonnés, puis simplement : «Vous ne lui avez pas dit que j'étais bête? » (Henri Amic, George Sand. Mes souvenirs, p. 121.)*

6 *Journal des Goncourt, Fasquelle, Flammarion, t. I, p. 1327-1328.*

NOHANT

...vu par Juliette Adam en 1868

Le 4 juillet, nous partons de Paris avec Plauchut et M. Harrisse...

Nous sommes à Nohant et l'on s'embrasse! Mme Sand, Maurice et la chère Lina, que nous croyons sur l'heure avoir toujours connue, nous accueillent avec une joie qui nous rend tous heureux. A peine avons-nous le temps de nous habiller que le dîner sonne. La gaieté est la même qu'à Bruyères².

Après dîner, l'installation se fait dans le grand salon tout meublé de vieux meubles Louis XIV. Un lustre de Venise miroite, placé très haut sous les lampes qui garnissent la table. Il y a dans le salon deux pianos de Pleyel, l'un vieux sur lequel Chopin a composé³, et un plus neuf, sur lequel joue George Sand. Elle est musicienne incomparable. Mozart, Gluck, la passionnent, et nous l'avons entendue, des soirées entières, exécuter de mémoire un de leurs chefs-d'oeuvre. On ne peut oublier l'art et le sentiment avec lequel elle les interprète.

Nous nous groupons autour de la grande table ovale ; les uns y font leur corres-

pondance, les autres y lisent. Maurice dessine, et souvent nous croque en caricatures, Lina fait de petits ouvrages. Mme Sand est absorbée par une patience. Adam prend l'habitude d'y apporter ses journaux, Alice joue à la bataille avec le bon Plauchut. Moi, je rêve. Le salon est grand ouvert, les senteurs du dehors y entrent, les étoiles y regardent curieuses, Au dedans les belles tapisseries sont presque entièrement recouvertes par les tableaux dont chacun attire la curiosité ou l'admiration. Un pastel de La Tour représente Maurice de Saxe avec sa cuirasse miroitante, ses cheveux poudrés. Il domine les nombreux portraits de famille qui l'entourent. Des esquisses de Delacroix m'arrêtent longtemps. Je trouve de lui, aux murs de Nohant des choses admirables. Le portrait de Mme Sand enfant est là. Elle est jolie à croquer. Aurore lui ressemble étonnamment. La mère du maréchal de Saxe, Aurore de Koenigsmark, rappelle Maurice...

Le surlendemain de mon arrivée, Mme Sand m'appelle dans son cabinet de travail. Il est fort simple. Un grand bureau, des armoires de rangeuse, avec des étiquettes pour ce que chacune contient. Mme Sand a un ordre extrême.

Maurice me fait visiter son atelier. C'est la pièce la plus extraordinaire du monde. On y a la vue de tout le pays. Des peintures, des dessins, des esquisses, sont accrochés les uns au dessus des autres. Il n'y a pas un coin vide. Des mannequins dressés, des costumes jetés sur les sièges, un encombrement artistique de toutes choses, font de cette pièce immense un étonnant musée, mais il faudrait un volume pour le cataloguer...

Juliette ADAM

1 Juliette Adam, née Lambert (1836-1936), que George Sand connaît depuis peu. Ecrivain, auteur de romans, très lancée dans le monde politique de l'opposition républicaine à la fin du Second empire. Elle dirigera la Nouvelle Revue après la guerre de 1870. Les textes cités sont tirés de son livre Mes sentiments et nos idées avant 1870 (Lemerre, 1905), qui contient beaucoup d'autres pages intéressantes sur Nohant et ses habitants.

2 A Bruyères, près de Cannes, où Mme Adam avait une villa, G. Sand avait fait un séjour en février-mars 1868.

3 Plusieurs erreurs dans ce passage : 1°) Le mobilier n'est pas Louis XIV, mais Louis XVI ; 2°) La phrase concernant le lustre est incompréhensible ; on demande un dessin ; 3°) Aucun des deux pianos n'est celui « sur lequel Chopin a composé ». Voir la mise au point que j'ai faite dans Présence de George Sand, n° 12, octobre 1981. L'un est le petit « chaudron » procuré par Borie en 1848, l'autre a été acheté pour G. S. par Pauline Viardot en mai 1849.

NOHANT

...vu par Armand Silvestre¹ en 1868

On partait alors de Châteauroux à l'aube, dans une façon de diligence Trois bêtes efflanquées devant et un rustre au sommet, ayant relevé ses manches sales et attaché ses guides au siège pour pouvoir fouailler plus vigoureusement des deux bras; une casserole derrière une agonie de chevaux et une grande poussière tout autour.

Comme un grand poète fait sienné la terre que foulent ses pas ! Je reconnaissais tout dans ce décor que je n'avais jamais vu, et le charme des descriptions autrefois amoureusement lues s'y réveillait tout entier... A cela près, plutôt uniforme que varié, ce grand chemin, bien que bordé par des horizons d'un grand aspect. Rien n'y annonçait l'approche de Nohant dissimulé dans un haut bouquet de feuillage. A peine descendu pourtant, et encore sous le coup du rêve, j'étais au seuil de la maison... du château, comme on disait là-bas.

Rien des antiques bastilles dans ce manoir tranquille; au parfum seigneurial cependant, et tout conçu pour le recueillement et l'étude. Une façon de grande maison sans caractère précis, avec de larges pièces, très hautes et dominant le parc de toute la hauteur d'un perron quasi monumental. L'intimité de la vie permise s'y dessinait dès l'arrivée, et il n'était pas d'endroit au monde où l'hospitalité vous mît plus rapidement à l'aise. Après l'accueil affectueux des maîtres, on vous conduisait à votre chambre et on vous disait les heures où vous les retrouveriez au salon. Une liberté absolue vous était laissée d'ailleurs, à la condition de respecter les heures de travail et de repos de George Sand, qui écrivait fort avant la nuit et quittait ses hôtes vers onze heures du soir. On ne la voyait donc guère le matin, mais seulement au moment du déjeuner...

En dehors de ces haltes dans l'étude, la vie était gaie et mouvementée là-bas... Dans ce séjour du génie, l'enfantillage divin avait gardé sa place. On s'amusait sans vergogne, avec la simplicité d'esprit des bonnes gens. Je parlerai un peu plus loin du théâtre des marionnettes qui était un véritable objet d'art et sur lequel des chefs-d'œuvre furent très sérieusement joués. Il constituait une façon de solennité dans ces plaisirs. Mais les moindres distractions étaient prisées à Nohant. On y cultivait le jeu de boules, et Mme Sand adorait les rébus et les casse-têtes chinois...

Armand SILVESTRE

1 Armand Silvestre (1837-1901), à sa sortie de Polytechnique, s'est orienté très tôt vers la littérature, tout en suivant une carrière de fonctionnaire au Ministère des finances. Poète, auteur dramatique d'un certain renom, il fut aussi l'auteur fécond de gauloiseries plus ou moins scabreuses.

Il a consacré plusieurs articles à George Sand ainsi qu'à Maurice. La page ci-dessus est extraite de son volume Portraits et souvenirs (Charpentier 1891).

NOHANT

...vu par Henri Amic¹ en 1874 - 1876

Me voici à Châteauroux. Je couche à l'hôtel Sainte-Catherine: je ne dors guère, je me lève de bonne heure et je pars. Il y a huit lieues de Châteauroux à Nohant. En voiture, c'est un petit voyage. La droite route blanche s'étend devant mes yeux à perte de vue, interminable. Nous arrivons pourtant à onze heures à Nohant-Vicq. Me voici pris de peur ou de timidité, je trouve peu convenable de me présenter ainsi chez Mme Sand à l'heure du déjeuner. Je me fais arrêter à une sorte de cabaret qui est aussi un bureau de tabac. Je demande une omelette : on me sert tant bien que mal, plutôt mal, mais je n'y prends pas garde. Je ne pense point à ce que je mange. Je n'ai qu'une envie, je voudrais parler et surtout entendre parler de G. Sand. La brave femme qui me sert semble m'avoir deviné, elle s'arrête les poings sur les hanches...

- C'est-il indiscret, me dit-elle, de vous demander, Monsieur, où vous allez comme ça?

- Je vais chez Mme Sand...

- Ah ! vous allez au château chez not'dame.

- Vous la connaissez?

- Oui bien. C'est pas qu'on la voit souvent, elle ne sort plus guère à présent, mais on la connaît toujours et on l'aime parce qu'il n'y a personne au monde qui soit meilleur. Des femmes comme ça, voyez-vous Monsieur, le moule en est brisé, on n'en fait plus. On pourrait mettre dans un mortier quarante têtes des hommes les plus intelligents, les plus instruits du pays et d'ailleurs, on les pilerait et on les repilerait, on ne fabriquerait point une tête pareille à celle de not'dame. Et avec ça, je vous le répète, c'est la bonté même, la bonté du bon Dieu quoi!... Chacun dans le bourg se ferait hacher pour elle!.. -

[Le visiteur est accueilli dans le vestibule par Gabrielle, la plus jeune des petites-filles (six ans), qui va l'annoncer à sa grand-mère. Bientôt celle-ci arrive, l'embrasse, le gronde de ne pas être venu directement, l'invite à rester quelques jours, et fait avec lui un tour de jardin. Plus tard, il sera admis dans le bureau de la romancière.]

Le bureau sur lequel travaille Mme Sand est très simple, mais très confortable et très grand. Il est tout en chêne et a 2m.60 de long². Aurore travaille à droite, du côté de la fenêtre, parce que c'est plus gai, et sa bonne mère à gauche au fond de la pièce. Le bureau a trois tablettes. La première est large de Om.30 ; elle sert à ranger les papiers et les livres. Les deux autres ont seulement Om.10 à Om.12. Sur celles-là sont placés quelques bibelots entre autres un éléphant de porcelaine blanche, puis des échantillons minéralogiques.

Le bureau a un fronton. Sur le côté gauche de ce fronton, du côté où travaille George Sand est collé un morceau de papier avec cette citation écrite de sa belle grande écriture:

« La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais. » Pascal

Au mur, des livres sur des rayons placés à portée de la main. La chambre à coucher tendue de papier bleu avec des médaillons Louis XVI donne sur le bureau.

[Henri Amic est venu plusieurs fois à Nohant. Au cours d'un autre voyage, il raconte:]

Aujourd'hui c'est grande fête; on baptise au bourg de Nohant un enfant, *un bourrasson*, comme on dit ici. C'est Gabrielle cette fois qui est la marraine, et M. Plauchut le parrain. Après le baptême, les dragées et les sous pleuvent, puis les cornemuseux arrivent et les paysans se mettent à danser sous les grands arbres de la place du village. Je reconnais les airs de *bourrée* que m'a joués Mme Sand. Aurore et Gabrielle dansent le mieux du monde. M. Plauchut est plein de gaîté et d'entrain. Mes petites amies veulent absolument que je prenne aussi ma part de plaisir. J'ai beau protester, on veut à toute force que je danse aussi ma bourrée, mais je me sens très gauche et mal à l'aise... je vais rejoindre Mme Sand que je viens d'apercevoir. Elle s'assied avec moi sur les marches de la croix qui se dresse au milieu de la place, et elle regarde danser ses petites-filles...

Mme Sand se lève. Je la suis, et nous nous acheminons vers un coin de la place que je n'avais point encore remarqué; c'est le cimetière... tout proche de l'église: son aspect n'est point triste du tout... Mme Sand me montre un grand if dont les branches abritent plusieurs tombes.

C'est là-bas que j'irai dormir mon dernier sommeil, comme a dit Bossuet, s'écrie-t-elle tout en souriant, c'est là-bas que les miens m'attendent.

Et cette idée de la mort ne semble avoir pour elle rien de pénible, ni de cruel³

Henri AMIC

1 Henri Amic (1853-1929), avait voué un culte à George Sand. A peine âgé de vingt ans, et faisant son service militaire, il prit l'initiative de lui écrire, n'osant espérer une réponse. Mais cette réponse lui parvint peu de jours après, pleine de bons conseils et de sympathie. Ce fut le commencement d'une correspondance et de relations amicales que plus tard Amic racontera dans l'ouvrage dont sont tirées les citations rapportées ici: George Sand. Mes Souvenirs (Calmann-Lévy, 1893). Il a écrit plusieurs romans sans atteindre la notoriété. Dans En regardant passer la vie (Ollendorff, 1903), et Jours passés (Ollendorff, 1908) il a consacré d'autres pages à George Sand, et c'est lui qui procura la première édition de la Correspondance Sand-Flaubert (Calmann-Lévy 1904).

2 Ce bureau n'a donc rien à voir avec celui qui reste à Nohant, et qui est très étroit. Henri Amic se l'était fait donner par les petites-filles pour le mettre dans son « musée George Sand », à Gouvieux(Oise). La propriété a été occupée par les Allemands pendant la dernière guerre, et tous ces souvenirs ont disparu. Outre le bureau, il y avait des portraits, des marionnettes, des dendrites de G. Sand, son herbier, des échantillons géologiques, des plantes séchées dans un cadre, souvenir des Charmettes...

3 Amic fut de ceux qui vinrent de Paris l'année suivante pour assister aux obsèques, le 10 juin 1876. Il jeta dans la tombe, sous le grand if, la petite branche de laurier que Lina avait fait distribuer aux personnes présentes.

NOHANT

...vu par Aurore Sand en 1928

George Sand habita successivement les différents appartements de la maison. D'abord, avec son mari, celui de sa grand-mère Mme Dupin de Francueil, au rez-de-chaussée, puis celui au-dessus, et enfin, toujours sur le jardin, au midi, l'appartement de droite. C'est dans celui-ci qu'elle mourut. La chambre était tendue d'un papier à fond bleu sur lequel des médaillons gris représentent une bacchante et un petit faune. Les rideaux du lit, ceux des fenêtres et des portières sont en cretonne du même dessin et de même couleur. Ce bleu robuste étonne au premier moment avec sa décoration de style Directoire, mais sans doute, ce style même rappelle à ma grand-mère des souvenirs d'enfance.

Son lit est simple, en noyer: dans un angle. Près du lit, une chaise basse recouverte de même étoffe que le reste de l'ameublement, ainsi que trois fauteuils à médaillon et une petite bergère. Au milieu, une table recouverte d'un tapis de drap brodé. En face de la cheminée, le grand canapé-lit où je dormais de temps à autre. Près de la fenêtre une commode «demi-lune» Louis XVI, qui lui fut donnée par Chopin. A droite, à côté de la cheminée, un secrétaire Louis XVI, très simple, très pur de style, dans lequel George Sand mettait ses bijoux. Au-dessus est suspendu le violon de Maurice Dupin au son duquel elle naquit. A gauche, un petit chiffonnier en marqueterie de couleur, et sur ce joli petit meuble, une boîte indienne. Sur la table, le coffret à bijoux d'Aurore de Saxe à ses armes (les deux flèches croisées de Saxe).

Sur la cheminée, une pendule, deux potiches de Chine, deux chandeliers et deux statuettes en plâtre. Aux murs sont les portraits et les gouaches du temps de la grand-mère. Au dessus de la cheminée, c'est le portrait du maréchal, pastel par La Tour, avec son bon sourire et ses yeux clairs. A droite c'est un dessin : Le maréchal à cheval. A gauche, un pastel : Aurore de Saxe assise dans un jardin avec son fils Maurice, enfant. Puis Mme Maurice Dupin dessinée par sa fille George Sand, Maurice Dupin dessiné par le général Lejeune, un autre dessin de George Sand représentant Maurice Sand enfant, en costume militaire, avec une inscription, et des photographies de mon père, de ma mère, de ma soeur et de moi. Sous verre, des herbes séchées envoyées pour la fête par son vieil ami « Chrisni », d'autres encore, portant cette inscription de sa main: « Fontainebleau, août 1837 », une esquisse et le daguerréotype de Nini, la fille de Solange Clésinger, que George Sand a tant aimée.

Sous verre encore, un morceau du papier qui ornait la chambre voisine de celle de ma grand-mère, habitée par Chopin avant d'être transformée en bibliothèque.

Enfin, cette chambre pleine de souvenirs était un endroit paisible, élégant et bien rangé.²

George Sand se coiffait devant la fenêtre, assise à une table surmontée d'un petit miroir à pied. Que de moments j'ai passés, pendant qu'elle tordait ses cheveux, près d'elle, sur un coffret recouvert de sparterie où étaient ses dentelles ! Que de fois, à côté d'elle, penchée au-dessus de la commode, j'ai senti l'odeur fine du petit pot rempli d'une pâte musquée qu'elle tenait de sa grand-mère, et qu'elle conservait dans son linge !...

Ce que je connaissais bien, c'était la boîte indienne. J'ignore ce qu'elle contenait, et tout son attrait consistait dans la serrure. La clé en tournant faisait grincer bizarrement deux notes. Elles étaient plaintives, étranges... Cette boîte est encore là, il m'arrive encore d'en tourner la clé pour entendre ce petit bruit évocateur, triste et doux... mais je n'entends plus la voix chérie me répondre comme autrefois lorsque je lui demandais d'y toucher: « Oui, mon trésor ! »

Aurore SAND

1 Aurore Lauth.Sand(1866-1961), dernière descendante de la romancière,a laissé des souvenirs. Elle avait dix ans quand l'aïeule est morte, ce qui explique sans doute les nombreuses inexactitudes qui émaillent ses écrits. Le présent extrait est tiré de son livre Le Berry de George Sand (éd. Albert Morancé 1928).

2 Cette description de la chambre de George Sand a été faite en un temps déjà éloigné de notre époque : il ne faudrait donc pas y chercher un inventaire de l'état actuel. En particulier, la commode de Chopin est maintenant à Majorque.

D'où vient que Nohant occupe une place à part dans le vaste univers des demeures célèbres et que le visiteur s'y sent très vite « comme chez lui » ? Pourquoi cet engouement semble-t-il aller croissant ? Il est des amateurs qui y reviennent chaque année, et nous ne parlons pas seulement des heureux mélomanes.

Le fait que la maison a conservé une bonne part de son décor, de son mobilier, de ses portraits de famille est pour beaucoup dans cette fascination du public. Le lecteur est rarement replongé aussi totalement dans l'atmosphère de l'époque où l'auteur écrivait. La longue présence en ces lieux de la petite-fille de George Sand, Aurore, a sans doute permis d'établir, entre la fin du siècle et ce second après-guerre, comme une passerelle de sympathie fervente.

Il y a en outre, en fond de tableau, cette « vallée noire » créée par George et qui a peu « bougé ». Le Berry sauvageon et forestier est demeuré passablement à l'écart des grands axes touristiques. Aussi le décor des romans est-il resté tel que George l'avait planté. Rien ne garde d'ailleurs plus de mystère que les bois touffus. L'envoûtement exercé par Nohant et ses environs nous semble assez voisin de l'immense succès public remporté par le site de Barbizon, au cœur d'une autre forêt, elle aussi souvent parcourue par George. Même si le charme campagnard du village des peintres est quelque peu gâté par une touche de parisianisme, il garde un reste de fraîcheur débonnaire, et les modestes ateliers de Jean-François Millet ou de Théodore Rousseau font partie de ces lieux où l'on souhaiterait vivre. Peut-être parce qu'ils sont sans fioritures inutiles, comme les œuvres de ceux qui les ont habités.

Le succès de Nohant nous semble fait de la même constatation d'une miraculeuse osmose entre celle qui y vécut et son cadre familial. Le retour aux sources, au milieu naturel, aux besognes manuelles, à une fréquentation plus intime des proches et des meilleurs amis fut une constante de la personnalité de l'auteur, et semble-t-il, l'une des bases de son équilibre.

C'est son enfance campagnarde qui lui donne à jamais un instinct de liberté marcheuse ou cavalière, le goût d'herboriser ou de jardiner à ses heures. Les groupes humains qu'elle connaîtra le mieux seront toujours ceux du Berry le plus proche, ceux qu'elle ne cessera pas de regarder vivre.

Cette imprégnation terrienne qui émerveille son enfance, se développe pleinement au sortir du couvent et de l'adolescence. Sa vie entière demeurera marquée par le vent d'indépendance qui soufla sur ses dix-sept ans, partagés entre une boulimie livresque et de hardies cavalcades. Ne faut-il pas voir là le germe de ce qu'on peut être tenté d'appeler le « nohantisme » sandien, moyen d'affirmer une personnalité à travers un mode de vie lié à un lieu d'élection ? C'est à partir de la séparation d'avec Casimir que ce mode de vie prend son plein développement. Jusque-là le couple a vécu dans la bonne tradition des gentilshommes-campagnards, accueillant leurs amis et leur rendant visite, faisant alterner réceptions et voyages. Aurore apparaissait déjà, par son goût de la conversa-

tion, sa fantaisie et ses intérêts culturels, comme l'âme du logis. C'est néanmoins quand un arrangement lui restitue la maîtrise de ses biens, alors que l'écrivain s'est déjà imposé et que l'épouse s'est définitivement libérée des liens conjugaux, que son mode de vie acquiert la marque personnelle, dont il reste encore, dans sa demeure, quelque chose d'indéfinissable qui intrigue et séduit.

Un lieu libre et « ouvert »

Mors Nohant devient vraiment le lieu «ouvert» qui fait de lui un pôle. C'est que ses habitants constituent désormais une famille non-conventionnelle, formée de George et de ses deux enfants pré-adolescents, ainsi que d'un petit groupe d'« adoptés » qui, au fil des ans, fera boule-de-neige. Sans compter ces indispensables appendices familiaux qui composent, au sein de toute «bonne maison» du siècle passé, les précepteurs (qui jouent parfois un peu plus que leur rôle), les bonnes, les artisans, les jardiniers. C'est ce petit monde, libre et mouvant, qui accueille, au cours de l'été 1837, Liszt, Marie d'Agoult, Didier et quelques autres venus inaugurer les prestigieux débuts du «nohantisme».

Désormais, et de préférence à la belle saison, la maison fait «le plein» d'amis. La générosité et l'instinct solidaire de George jouant à fond, Nohant devient très vite une sorte de «maison du bon Dieu» d'où nul ne se sent exclu, et surtout pas les paysans du voisinage, que l'auteur ne cessera d'aider de ses deniers, tant elle connaît leur profond dénuement. Il lui arrive d'instruire leurs enfants, de leur procurer de l'ouvrage. Ainsi les notables républicains, les artistes, les vedettes de la scène parisienne ont-ils la chance de côtoyer chez elle les terriens les plus authentiques et les moins romantiques qui soient. Sans le savoir, ces simples apportent un honnête contre-poids à l'écheveau des beaux messieurs-dames.

Ce qui caractérise au premier chef ce mode de vie, c'est une disponibilité envers autrui. S'il est issu en droite ligne de celui des rentiers ruraux, pour qui, en ce kemps là, les réceptions et les voyages constituent une part notable des occupations, il s'en distingue par le fait que les hôtes de Nohant, sont, pour la plupart, liés par des affinités culturelles et morales et qu'ils se sont choisis. Ce qui les unit est moins la routine du voisinage ou un goût commun pour la bonne chère que le plaisir de la conversation et de la lecture commentée, activités qui n'excluent nullement les tâches manuelles, du type de celles que George Sand énumère dans la fameuse évocation de Nohant qu'elle intitule *Autour de la table*. Le didactisme qui semble avoir inspiré l'activité des participants, tous plus ou moins incités à l'émulation créatrice, tire sans doute son origine du fait que cette maison sans chef masculin était organisée autour de deux enfants dont la mère assurait - phénomène fréquent à l'époque - une bonne part de l'instruction. Les former en les distrayant, en les intégrant parmi des adultes de qualité était une façon de les préparer à l'existence de mi-rentiers, mi-artistes, à laquelle on paraissait les vouer.

Quoi qu'il en soit, une activité intellectuelle attrayante, coupée de promenades et de jeux de société, domine Nohant avant qu'autour des années cinquante, une vie théâtrale n'y prenne souvent le pas sur tout le reste.

C'est dire que le style de vie «rentier» y est largement infléchi vers une convivialité d'ordre culturel et ludique qui porte une double marque féminine et juvénile (les artistes de l'entourage ne sont-ils pas fréquemment des adolescents prolongés ?). Après le départ de Chopin et le mariage de Solange, c'est un couple mère auteur - fils illustrateur

qui reçoit là-bas une deuxième génération de visiteurs, composée, pour une part croissante, de peintres, de graveurs, de dessinateurs amis de Maurice. Tout ce monde est censé travailler. George Sand donne le bon exemple et c'est son grand mérite (mérite parfois forcé) de mener de pair un labeur acharné et d'intenses relations amicales qui, lectures commentées à l'appui, stimulèrent sans doute sa créativité. Pour mieux veiller à l'éducation de ses enfants et ne pas faire faux bond à ses amis durant le jour, elle s'impose très tôt la sévère discipline de l'écriture nocturne.

Les lectures publiques dans le calme champêtre ne sont certes pas une rareté, au siècle passé, au sein des familles cultivées. Mais Nohant présente l'originalité d'une ouverture «interdisciplinaire» avant la lettre. Outre une maison d'écrivain, il lui arrive d'être un atelier de création collective épisodique, avec les improvisations au piano de Liszt, le travail de composition que Chopin y poursuivit plusieurs années, l'aménagement d'un atelier pour Delacroix, l'écoute du chant de Pauline Viardot (pour ne citer que quelques hôtes prestigieux), et, plus tard, l'émulation théâtrale parmi les jeunes régisseurs et les décorateurs en herbe, les acteurs plus ou moins improvisés, pour qui monter «sur les planches» sera une façon de se projeter dans une vie seconde, toute onirique celle là, et de faire accéder Nohant au rang d'un mystérieux «Château des Désertes».

Grâce à l'art de mettre sa propre vie en scène que possédait au plus haut point George Sand, sa maison fut le théâtre permanent des allées et venues de grands ou de modestes personnages. De cet univers amical rassemblé sur son domaine par la magie du verbe et une solide amitié, elle nourrit son œuvre : Nohant avec ses hôtes est partout, en effet, à bien des lignes de la correspondance (n'est-il pas devenu un village mondialement célèbre ?) ; il imprègne *Histoire de ma vie*; il inspire les plus belles pages de nombreux romans: la féerie berrichonne ne tempère-t-elle pas souvent de sa calme poésie, un certain nombre d'aventures exagérément outrées ?

Une bonne part du charme qui baigne encore ces vieilles pierres est due sans aucun doute à la transfiguration qu'en fit l'auteur: Nohant ne fut-il pas, grâce à George Sand, et pendant quelque quarante ans, un refuge de l'imaginaire, ancré au cœur d'un petit monde familial et bien vivant qui le rattachait fermement au réel ?

Aline ALQUIER

Pourquoi avoir choisi l'été 1843 ? sans doute, d'autres années auraient-elles eu leur importance. Mais il semble qu'à cette époque, une certaine joie de vivre se soit installée en même temps qu'une chaude atmosphère d'amitié, de cordialité et de bonheur. Cet été 43 fut particulièrement riche d'activités multiples. Grâce aux nombreuses lettres, pleines de détails amusants ou pittoresques que George Sand écrivit à ses amis, nous pouvons revivre presque au jour le jour, ces quatre mois pendant lesquels la romancière a déployé un intense esprit de générosité et d'imagination pour rendre agréable à ses hôtes cette maison qu'elle aimait et à qui, seule sa présence donnait une qualité exceptionnelle.

Son message de vitalité, sa qualité d'accueil, son souci d'organiser un cadre propre à la création ne sont pas de simples évocations du passé. Ils sont encore maintenant une invitation à la vie.

Dès le 21 mai, George Sand et Chopin quittent Paris pour Nohant. Maurice est chez son père à Guillery. Solange, à la pension Bascans, ne viendra les rejoindre qu'à la fin août. Dans la diligence, George Sand et Chopin ne sont pas seuls. Ils emmènent avec eux la petite Viardot (18 mois), accompagnée de sa nourrice et du chien Pistolet qui « en route était bien mélancolique mais a retrouvé en arrivant sa bonne humeur ».

Le premier soin de la romancière est de s'enquérir des familles paysannes voisines et de battre le rappel des amis. Dès sa première lettre, elle rend compte à Solange: « La Luce est grandie. La Marielle est aussi grande que sa soeur Solange. Françoise va faire publier ses bancs (sic) et on ne fera la grande noce que quand tu y seras ». (1)

« J'ai vu presque tous nos amis, écrit-elle le 29 Mai à Maurice. Rollinat est ici avec sa femme. Mais la maison ne sera pas gaie tant que tu n'y seras pas » (2)

Il ne cesse de pleuvoir. La plus grande partie des journées se passe à travailler au coin du feu. Le piano de Chopin n'est pas encore arrivé ainsi que trois malles restées en panne à Châteauroux. C'est un grand sujet de préoccupation car l'une d'elle contient l'argenterie qu'il faut emballer et transporter à chaque déplacement. De plus George Sand est triste car son fils lui manque: « Je m'ennuie beaucoup sans toi, lui écrit-elle, je ne te le cache pas, mais enfin il faut savoir s'ennuyer. Je travaille pour m'en distraire, je joue au billard avec Chopin, je fais japper Pistolet après les petits cailloux. La petite fille est charmante et nous tient compagnie à table. Elle jabote bien gentiment et m'appelle sa maman ». (3) Et quelques jours après : « La maison est bien grande sans toi, mon pauvre Bouli et les soirées seraient bien longues si je ne me plongeais dans les bouquins. Je suis dans la franc-maçonnerie jusqu'aux oreilles, je ne sors pas du *Kadosh* et du *Rose-Croix* et du *Sublime Ecossais*. Il va en résulter un roman des plus mystérieux » (4).

Le beau temps revenu, les promenades commencent. Chopin n'aime pas marcher? il aura un âne pour le porter! Le cortège ne manque pas de piquant: « Nous faisons Chopin et moi de grandes promenades, lui monté sur un âne et moi sur mes jambes car j'éprouve le besoin de marcher et de respirer... La bourrique est très bonne enfant. Elle ne veut marcher que le nez dans ma poche, où elle flaire des croûtes de pain. Avant-hier nous avons été poursuivis par un baudet entreprenant qui voulait attenter à sa pudeur. Elle se défendait à grands coups de pieds comme une vraie Lucrece. Chopin criait et riait, moi je rabrouais le *Sextius* à coup d'ombrelle... » (5)

Cependant George, qui a toujours eu la passion de l'enseignement, forme de générosité propre à sa nature, se fait maîtresse d'école pour la fille des fermiers : " Je donne tous les jours des leçons d'orthographe et de calcul à la Luce. Je lui montre maintenant la division, mais quant à l'orthographe j'ai bien plus de peine. Je voudrais au moins lui apprendre les mots les plus usuels pour tenir des comptes et faire des notes ". (6)

En ce début d'été, la petite Viardot est la grande joie de la grande maison. George ne cesse de le dire à Pauline: " Cher ange de fille, votre petit amour se porte bien... Elle est gaie comme un pinson, fraîche comme une rose, babillarde comme une linotte et douce comme un mouton; elle m'appelle sa maman ne vous en déplaise et dit « petit Chopin » à désarmer tous les Chopins de la terre. Aussi Chopin l'adore et passe sa vie à lui baiser les mains, la jeune personne n'est pas cruelle, il faut l'avouer. Elle est d'une insigne coquetterie avec lui, et le compromet ouvertement. Il n'y a pas de grimaces, de gestes comiques et de singeries qu'elle ne lui fasse à dîner. Toute la séance se passe quand elle a mangé sa soupe, à courir autour de la table avec une *patte de cocotte* c'est-à-dire un pilon de poulet à la main. Pistolet la suit d'un air tendre, soupirant après l'os qui doit lui revenir, mais elle me l'apporte de préférence et il faut que j'accepte le cadeau...". " Votre fillette a mis au jour quatre belles dents... Elle se porte à merveille, danse, rit, jabote, parle polonais avec Chopin, berrichon avec Françoise et sanscrit avec Pistolet, pisse partout, mange, dort, enfin fait notre bonheur et la seule joie de la maison dans l'absence de mes autres enfants ". (7)

A la fin juin, après le retour de Maurice et la confection des confitures de cerises, George invite chaleureusement Delacroix à venir passer quelques jours. H viendra s'amusant de tout, intéressé par le jardin, les fleurs, les couleurs, la vie de ses hôtes, dansant même avec les filles du village. Une atmosphère de gaieté se crée autour de lui si l'on en juge par le ton de la lettre écrite à Solange par sa mère: " Delacroix est ici et te présente ses plus profonds hommages, ses plus humbles respects, ses génuflexions les plus idolâtriques; enfin il se roule dans la poussière que ton pied sublime soulève sur la terre indigne de porter un être aussi pyramidal que toi. " (8) Pendant que Delacroix couvre les toiles de superbes couleurs, George vient près de lui, et inlassablement ces deux êtres amoureux de la nature, vont parler de choses toutes simples, entre autres des fleurs : " Il n'y a pas une fleurette, un détail qui ne me rappelle tout ce que nous disions pendant que vous étiez à votre cheval. J'ai fait multiplier dans mon jardin le *mérite modeste*, la mauve jaune pâle à cœur violet et à étamines d'or. Elle a conservé le nom que vous lui avez donné ". (9) Avant de partir, Delacroix offre à George une toile représentant un vase de fleurs. Le retour du peintre à Paris fut une véritable épopée qui, longtemps égaiera les soirées de Nohant : son cocher s'étant endormi, il dut prendre lui-même les rênes et fouetter les chevaux ! (10)

A la mi-août, Chopin allant passer quelques jours à Paris pour voir son éditeur de musique en profitera pour ramener Solange qui se morfond en pension.

Commence alors la grande saison de Nohant. Il fait si chaud que tout le monde «plonge, Pistolet y compris, dans la rivière». Les baignades alternent avec les longues promenades. Louis et Pauline Viardot viennent chercher leur fille. Après leur départ George écrira : " (Pauline) n'a fait que courir les bois et danser la bourrée tout le temps qu'elle a passé ici ". De son côté, Chopin écrira à un ami: " Mme Viardot qui vient de passer quelques semaines chez Mme Sand a trouvé à peine deux ou trois jours *chantables*. Il fallait promener constamment tellement le ciel a été engageant ". (11)

Mais le soir, Chopin accompagnait sans doute Pauline au piano et le salon devait s'emplir de mélodies berrichonnes ou de chants populaires polonais qu'ils aimaient l'un et l'autre.

Un jour l'Espagnol Mendizabal est arrivé à l'improviste. Il a assisté à une de ces soirées rares: " J'ai eu la visite de Mendizabal un beau soir, au moment où je ne l'attendais guère, comme bien vous pensez. Il a passé ici trois heures, une à dîner et à bavarder, deux à entendre chanter Pauline et à faire faire à Chopin toutes les charges de son répertoire ". (12)

Quelques jours après le départ de la famille Viardot débutent les grandes festivités des noces de Françoise. George Sand a noté minutieusement (13) ces rites ancestraux et pittoresques qui ont fait l'objet d'un long cérémonial auquel assista toute la famille. " Le mariage de Françoise, trois jours de divertissements *effrénés* et soixante convives rustiques n'ont pas peu compliqué l'embarras domestique ". Lorsque la romancière écrit à Delacroix, elle est encore sous le charme de ces scènes colorées et vivantes : " Il y avait là pour vous mille sujets pittoresques et de ces tableaux naïfs qu'on n'imagine pas ". (14) Solange a tant dansé la bourrée au son des cornemuses et des vieilles enrubannées qu'elle est " sur les dents " plusieurs jours plus tard ! Mêlée aux villageoises en coiffes de toile blanche et en fichu de fête, elle a chanté, mangé et dansé comme une vraie petite campagnarde.

Après toutes ces fêtes, le repos n'était plus possible. " Il a fallu partir pour Crozant, une ruine magnifique dans les gorges de la Creuse, voyage pittoresque à travers des chemins impraticables, gîtes à l'avenant, coucher sur la paille et autres drôleries ". (15) La promenade n'a pas été facile, même si elle a été entrecoupée de haltes pour prendre un croquis. Les neuf voyageurs (sans doute George Sand avait-elle convié des amis, mais rien ne permet de les identifier) ont dû marcher longtemps sur des routes inconnues et mal tracées, traverser des précipices en pleine nuit et dormir dans des granges de fortune. Les ruines, mystérieuses et impressionnantes dans la nudité de "ce désert enchanté" entouré de torrents mugissants, n'étaient pas sans attrait pour des lecteurs d'Ann Radcliffe et de Walter Scott !

A la fin octobre, Chopin et Maurice rentrent à Paris. George reste seule avec Solange: " Je suis forcée de rester encore une quinzaine pour faire faire des travaux de jardinage, un renouvellement total d'arbres fruitiers et de plus l'assainissement de la maison qu'une certaine fosse *non inodore* mal construite infecte d'un côté ".

Pendant ces journées fraîches mais encore très ensoleillées, George déploie une activité intense: " Je sème, je plante, je fume mes plates-bandes, je fais des massifs, j'enfonce des pieux, je relève des murs, je fais venir de la terre légère d'une demi-lieue. Je suis en sabots toute la journée et ne rentre que pour aller dîner " (16) Solange essaie de participer à ces travaux de jardinage, mais aux dires de sa mère, elle s'est contentée d'acheter des outils et une brouette. Son ardeur s'est arrêtée là. Elle préfère jouer longtemps du piano, Chopin, heureux de ses progrès, lui ayant permis d'utiliser le sien. Le soir, au coin du feu, les deux femmes lisent à haute voix *Guy Mannering* puis montent se coucher un bougeoir à la main.

Pistolet couche sur une chaise dans la chambre de sa maîtresse qui en prend le plus grand soin et s'en amuse: " Oui, Pistolet se porte bien, sa gale est guérie, son poil repousse fin et soyeux. La nuit dernière il avait froid, et pour le réchauffer je l'avais enveloppé dans une vieille robe de chambre sur sa chaise. Il rêvé de quelque chose qui lui a fait peur. Il a voulu sauter à terre. Il s'est si bien pris dans la robe de chambre, qu'il est tombé tout à l'envers, une *beurdonnée* que la chambre en *sounnait*, quoi. Et il a été cinq

minutes sans pouvoir se dépêtrer sans pouvoir sortir son nez de la robe et sans savoir où il était. J'en ai ri toute seule comme une bête, jamais je n'ai vu un Pistolet si vexé ". (17)

George restera jusqu'à la fin novembre, très occupée par la gestion de ses terres. Abrisée par une ombrelle car le soleil est encore ardent, elle doit aller dans les champs en sabots avec Denis Meillant, pour voir le terrain; elle visite les porcheries, les étables, les bergeries pour évaluer les travaux à entreprendre durant l'hiver. Elle doit régler les articles du bail avec toute la famille Meillant, qui, intimidée viendra s'asseoir dans les fauteuils du salon, en grande solennité.

Le soir, des réunions s'organisent à La Châtre ou à Nohant. Les vieux amis, Planet, Duteil, Fleury, Néraud, Duvernet demandent l'appui de George Sand pour fonder un journal républicain local. Les séances de travail se multiplient; George prend des notes, fait toutes les écritures, rédige les professions de foi et les circulaires. Quelques jours avant son départ, elle les réunira tous à Nohant pour un joyeux dîner.

Avant de fermer la maison, George fait les derniers préparatifs: Il faut emballer le piano, mettre des étiquettes sur toutes les malles, donner toutes les instructions nécessaires: Elle emporte même les confitures qu'il faut emballer, l'argenterie, et un "poirat" superbe que Françoise a préparé pour Maurice.

George part sans regrets. Quelques jours auparavant elle avait écrit à Maurice: " Non, mon pauvre Mauricot, je ne veux pas rester plus longtemps... j'ai plus soif de toi et de Chopinet que de tout le reste ". (18) Elle n'aime sa maison que peuplée d'êtres chers, de gaieté et de vie. Nohant se ferme pour les longs mois de solitude et sur le silence glacé de l'hiver.

Bernadette CHOVELON

- (1). *George Sand. Correspondance. Tome VI Garnier, 1969. Edition Georges Lubin, p. 148.*
- (2). *ibid. p. 152.*
- (3). *ibid. p. 154.*
- (4). *ibid. p. 161. La comtesse de Rudolstadt.*
- (5). *ibid. p. 156.157.*
- (6). *ibid. p. 159-160.*
- (7). *ibid. p. 162-1 63 et 180.*
- (8). *ibid. p.197.*
- (9). *ibid. p.266.*
- (10). *ibid. p.218.*
- (11). *Correspondance de Chopin. Richard -Masse éditeur. T. III, p. 137.*
- (12). *Corr. G. Sand. op. cit. p. 244.*
- (13). *George Sand. La Mare au diable. Garnier, 1962. éd. Salomon-Mallion. Les Noces de campagne.*
- (14). *Correspond. G. Sand. op. cit. p. 234.*
- (15). *ibid. p.242.*
- (16). *ibid. p.266.*
- (17). *ibid. p.274.*
- (18). *ibid. p.294.*

**NOHANT,
LE REFUGE
ET L'INSPIRATION**

DE FREDERIC CHOPIN

Le 1^{er} juin 1839, Chopin franchissait pour la première fois le seuil de la maison de Nohant.

“ Belle campagne, écrit-il à Grzymala, rossignols, alouettes... ” Tous les mois d'été entre 1839 et 1846 (sauf toutefois en 1840 où la famille Sand ne vint pas en Berry), Chopin les passa dans cette retraite champêtre où il retrouvait quelquefois Delacroix et Pauline Viardot pour lesquels il avait une réelle amitié.

Ce furent ses plus riches années, celles qui devaient nous donner les plus belles et les plus mûres de ses œuvres.

Le grand écrivain polonais Iwaszkiewicz a su rendre dans ses écrits un hommage émouvant à George Sand:

« Ce qui à Nohant apportait à Chopin des heures de bonheur, c'était cette atmosphère familiale à laquelle sa vie durant il avait aspiré. La gaieté était hôte fréquent au château de Nohant. Chopin se souvenait de ses années de jeunesse, des petites comédies et des représentations improvisées qu'il organisait avec sa soeur; les jeux, les promenades, toutes sortes de distractions étaient à l'avance assurés du succès quand il consentait à y prendre part... Le chant de Pauline Viardot, les interminables entretiens avec Eugène Delacroix, le travail fiévreux consacré à la composition de ses plus grandes œuvres, telles furent en vérité les heures claires, les heures de véritable bonheur, pendant les mois d'été passés à Nohant durant sept années ».

Peut-être aussi trouva-t-il de mystérieuses correspondances entre Zelazowa-Wola, son village natal, et Nohant : des paysages tout semblables, avec ces arbres si typiquement berrichons de la Vallée Noire qui lui rappelaient ceux de sa Mazurie. C'est peut-être un peu de sa Pologne natale que Chopin s'est retrouvé dans le Berry de George Sand.

Dans une lettre à sa famille datée de Nohant, juillet 1845, ne dit-il pas :

“ Je suis toujours d'un pied chez vous et de l'autre dans la chambre voisine où la maîtresse de la maison travaille et, en ce moment, pas du tout chez moi, mais, comme d'habitude, dans des mondes étranges. ”

Et c'est de Nohant que, comme le souligne V. Jankelevitch :

“ Chopin nous fait la confidence d'une expérience tragique qui est vécue profondément dans la solitude de la nuit. La géniale Fantaisie en fa mineur si fraternellement proche de la quatrième Ballade est comme le résumé de tous ces délires. La guerre, la foi, la mort, la fièvre et la torpeur, de nouveau le désespoir et puis la fatigue infinie, c'est toute la destinée de l'homme qui se résume en ces pages tumultueuses et profondes. ”

Les retours à Paris constituent autant de ruptures dans son inspiration, car déjà “ le tumulte reprend ”, écrit-il à sa famille, et pourra-t-il terminer ce qu'il a commencé ?

une Barcarolle, et "une autre chose encore" qu'il ne sait comment dénommer (et qui sera la Polonaise-Fantaisie en la bémol majeur).

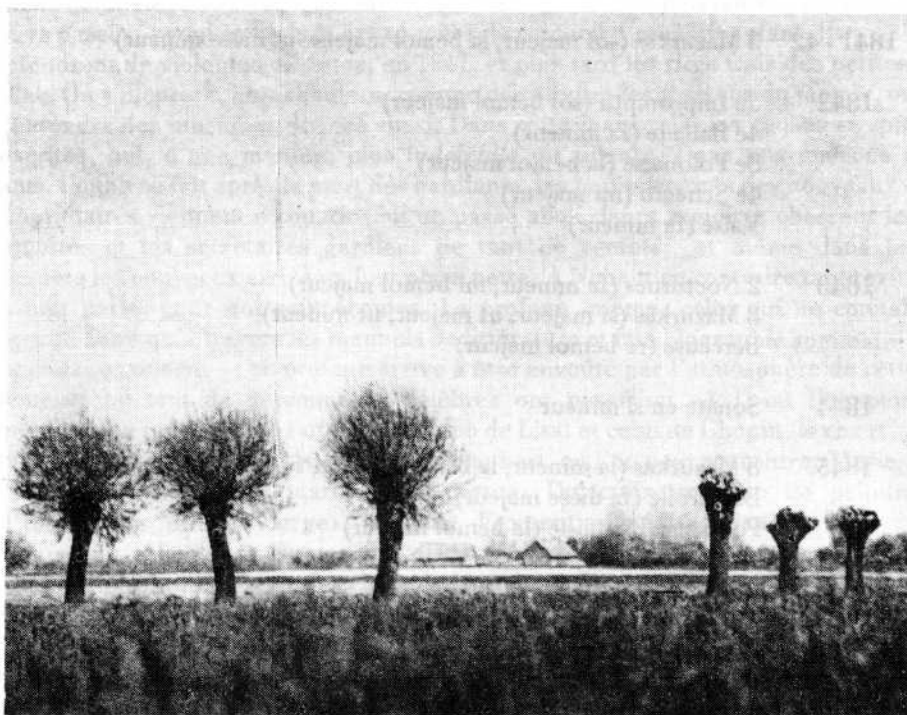
Chopin quitta Nohant le 11 novembre 1846, seul.

Rien, pourtant, ne laissait présager qu'il ne devait plus y revenir. Les relations avec George Sand, il est vrai s'étaient altérées; les enfants, Maurice et Solange, n'y étaient pas étrangers, et George Sand ne tolérait pas que Chopin s'immiscât dans les affaires familiales.

1847 amena la rupture définitive... Malentendus, lettres restées sans réponse... George Sand fit disparaître de Nohant tout ce qui pouvait lui rappeler Chopin; sa chambre même fut transformée.

Le voyageur qui passe recherche en vain le piano qui résonna si souvent dans le silence de cette campagne, une partition oubliée, un signe... Il ne trouvera rien, qu'un souvenir qui plane durablement sur les êtres et les choses, le laissant dans le pays des songes aux grandes ombres lunaires.

Jeannine TAUVERON



OEUVRES DE CHOPIN

COMPOSEES A NOHANT

SAISON		No d'opus
1839	Sonate en si bémol mineur, dite Sonate funèbre	35
	2e Impromptu (fa dièse majeur)	36
	Nocturne en sol majeur	37/2
	3e Scherzo (ut dièse mineur)	39
	3 Etudes pour <i>Méthode des Méthodes pour le piano</i> , par F.-J. Fétis et Moscheles	s/no
	3 Mazurkas (si majeur, la bémol majeur, ut dièse mineur)	41/2, 3, 4
1841	Tarentelle (la bémol majeur)	43
	Polonaise (fa dièse mineur)	44
	Prélude (ut dièse mineur)	45
	3e Ballade (la bémol majeur)	47
	2 Nocturnes (ut mineur, fa dièse mineur)	48
	Fantaisie en fa mineur	49
1841 – 42	3 Mazurkas (sol majeur, la bémol majeur, ut dièse mineur)	50
1842	3e Impromptu (sol bémol majeur)	51
	4e Ballade (fa mineur)	52
	8e Polonaise (la bémol majeur)	53
	4e Scherzo (mi majeur)	54
	Valse (fa mineur)	70/2
1843	2 Nocturnes (fa mineur, mi bémol majeur)	55
	3 Mazurkas (si majeur, ut majeur, ut mineur)	56
	Berceuse (ré bémol majeur)	57
1844	Sonate en si mineur	58
1845	3 Mazurkas (la mineur, la bémol majeur, fa dièse mineur)	59
	Barcarolle (fa dièse majeur)	60
	Polonaise-Fantaisie (la bémol majeur)	61
1846	2 Nocturnes (si majeur, mi majeur)	62
	3 Mazurkas (si majeur, fa mineur, ut dièse mineur)	63
	3 Valses (ré bémol majeur, dite Valse du petit chien (ut dièse mineur, la bémol majeur)	64
	Sonate pour piano et violoncelle (sol mineur)	65

NOTA Certaines de ces pièces ont pu être commencées, ou terminées ailleurs qu'à Nohant. Ce tableau est inspiré du Catalogue des Manuscrits des OEuvres de Chopin établi par Krystina Kobylanska.

QUELQUES BELLES SOIRÉES

DE NOHANT

“ J’avais la maison de mes souvenirs pour abriter les futurs souvenirs de mes enfants. A-t-on bien raison de tenir tant à ces demeures pleines d’images douces et cruelles, écrites sur tous les murs en caractères mystérieux et indélébiles ? ” Ainsi s’exprime George Sand dans *Histoire de ma vie*, en se reportant au jour où elle revenait de Bourges, après le procès en séparation qui lui rendait sa maison paternelle et ses enfants...

Images douces et cruelles n’ont pas fini de s’inscrire sur les murs de la vieille demeure. Ils verront, ces murs, des mariages et des naissances, et ce seuil verra passer, avant celui de la grand-mère, le cercueil d’un petit enfant. Ils entendront de violentes disputes, en 1847, et plus tard les rires frais des petites-filles. On y pleurera, on y chantera, comme dans toutes les maisons du monde, on y entendra des musiques divines aussi. Dans cette maison-là, les choses se sont inscrites, oui, d’une manière plus *indélébile* qu’ailleurs. Dans nos maisons à nous, l’oubli se fait après la mort des habitants, les papiers peints des nouveaux propriétaires viennent recouvrir tout un passé aboli, leurs armoires chassent les armoires et les secrétaires gardiens de tant de secrets, et même dans les greniers les nouveaux arrivants font place nette. A Nohant au contraire tout revit et tout parle, pour qui veut écouter. Le profane même, celui qui ne connaît George Sand qu’à travers les manuels de littérature et une biographie sommaire — légendaire souvent — ce profane arrive à être envoûté par l’atmosphère de cette demeure où tant de personnages célèbres ont passé ou vécu, où l’on peut entendre, en prêtant bien l’oreille, le piano de Liszt et celui de Chopin, le chant de Pauline Viardot, les rugissements de Flaubert, où l’on peut rencontrer Marie d’Agoult gravissant les marches du perron, Delacroix en train de peindre « l’Education de la Vierge », Eugène Fromentin méditant sur la fin de *Dominique*, Alexandre Dumas fils discutant avec Théophile Gautier, Eugène Lambert faisant le portrait des chats de la maison, le grand Tourgueniev boitant dans les allées pour cause de goutte.

Mais il n’y flotte pas que des “ images douces et cruelles ”, il y a aussi des images drôles et des images plaisantes. Nohant n’a pas été seulement un haut lieu de l’esprit, une fabrique de chefs-d’œuvre, un colloque de grands hommes. Les heures de gaieté franche, disons même de gaieté débridée, y ont été nombreuses, très nombreuses. On n’était pas guindé, c’est le moins qu’on puisse dire, et il s’est fait dans ce petit coin du monde une prodigieuse dépense d’esprit. Quel esprit, direz-vous ? Eh bien, du meilleur et du pire. Il ne faut pas voir Nohant comme un salon du XVIII^e siècle, où pétillent les mots finement aiguisés. On en était capable à l’occasion, mais on ne dédaignait pas le calembour ni l’à-peu-près, ni la plaisanterie un peu salée, ni le gros rire rabelaisien.

George Sand elle-même était-elle spirituelle ? Oui et non il y a tant de sortes d’esprit ! Si elle n’a pas le don de répartie vive et mordante, elle fait souvent preuve

d'un humour très personnel qui se fait jour très fréquemment dans sa correspondance, mais assez peu dans son oeuvre, à part certaines *Lettres d'un voyageur*. Quand elle peut donner libre cours à son sens du comique, elle déploie un très efficace sens de la caricature et sait manier l'ironie.

Était-elle gaie? Bien sûr! Il y a plusieurs George Sand, et l'un de ses aspects est celui du gamin moqueur et mystificateur. Ne voyons pas les grands hommes uniquement sous leur forme statufiée. Bonne Dame de Nohant pour l'éternité, gravement occupée des graves problèmes? Non, elle n'aimerait pas être vue sous cette apparence figée. "Je suis restée gaie, écrivait-elle à 65 ans, sans initiative pour amuser les autres, mais sachant les aider à s'amuser."

Il n'est pas difficile de constituer, dans le cadre de Nohant, une sélection de soirées émouvantes ou plaisantes. Le choix est vaste, car les documents ne manquent pas. Nous sommes chez un écrivain, qui a multiplié les témoignages, et au sujet duquel on a beaucoup écrit. Tant ses livres que ses lettres, et les agendas tenus avec une belle régularité à partir de 1852, et les articles de contemporains, permettent de cueillir un bouquet de soirées caractéristiques.

Avant même d'être George Sand, la jeune Aurore Dupin a beaucoup lu et travaillé la nuit. Beaucoup plus que la moyenne des jeunes filles. Pendant la maladie de sa grand-mère déclinante, elle a bien souvent veillé, "lisant jusqu'à trois heures du matin, et quand elle avait lu, tout en se chauffant, elle résumait ses lectures et en faisait la critique en elle-même avec le tâtonnement de l'inexpérience". Lectures immenses et désordonnées, allant des poètes aux philosophes, des anciens aux modernes, dialoguant avec tous et se forgeant une personnalité au milieu des contradictions plus ou moins bien surmontées. Elle a énuméré dans *Histoire de ma vie* des noms d'auteurs pratiqués alors (et la liste ne doit pas être limitative): "Je me mis aux prises sans façon avec Mably, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Bossuet, Aristote, Leibniz, Pascal, Montaigne, dont ma grand-mère elle-même m'avait marqué les chapitres et les feuillets à passer. Puis vinrent les poètes et les moralistes: La Bruyère, Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare, que sais-je? Le tout sans ordre et sans méthode, comme ils me tombaient sous la main". Et plus tard Jean-Jacques Rousseau, et Chateaubriand, et Descartes, et Bernardin de Saint-Pierre, etc.

La bibliothèque familiale était riche; on peut s'en rendre compte en feuilletant le catalogue des livres qui furent vendus après la mort de Maurice Sand en 1889 (et c'est bien dommage!): tous les bons auteurs des siècles antérieurs y figurent, et cela donne une idée de l'étendue des connaissances que put engranger la jeune fille au cours de ses lectures nocturnes. On salue respectueusement!

L'habitude prise très tôt des couchers tardifs devait durer toute la vie, au moins tant qu'elle fut libre de ses décisions. Il y a l'intermède du mariage, me direz-vous: J'ignore si, pendant les premières années, elle put continuer de se coucher si tard. C'est peu probable étant donné ce que nous savons de Casimir: M. Dudevant n'aimait pas la lecture. Nous le savons d'après le plan de vie que lui soumit sa femme après les incidents de Cauterets: "Si c'est à Nohant que nous passons l'hiver, nous lirons beaucoup d'ouvrages utiles qui sont dans la bibliothèque et que tu ne connais pas. Tu m'en rendras compte. Nous causerons ensemble après".

Nous savons par divers écrits qu'à dix heures il était au lit et qu'il avait le sommeil lourd. Une certaine nuit de carnaval 1829, Madame Dudevant avec son frère Hippolyte quitte la maison subrepticement pour aller danser la bourrée à La Châtre, "lui habillé en femme, moi en gamin (c'est G. Sand qui parle) gros pantalon de drap, gros

souliers ferrés, blouse de roulier sur un gros gilet de laine tricotée, les cheveux cachés par un bonnet de coton bleu à haute mèche rouge, le masque attaché à la boutonnière.”

“Si nous faisons du bruit, dis-je à mon frère, nous n’irons pas loin, le *baron* ne voudra pas que tu m’emmènes. — Il n’en saura rien, et d’abord nous allons sortir par la fenêtre. Je t’aiderai à sauter. — Ce ne sera pas la première fois, répond-elle. Et au retour, c’est aussi par la fenêtre que rentreront les danseurs de bourrée, Casimir dormant toujours.

Le ménage Dudevant va se disloquer en 1831 : les deux époux se sont mis d’accord sur une séparation amiable. Madame vit à Paris trois mois sur six, et Monsieur reste à Nohant pour gérer le bien et s’occuper des enfants. Convention qui tient, du moins au début. Mais en 1832 les trimestres sont déjà plus élastiques, et en 1833, Madame ne mettra pas les pieds en Berry. Elle est devenue un auteur célèbre, a produit trois romans qui l’ont mise en vedette, contracté des liaisons qui ont fait jaser. Finalement, elle a mis le cap sur Venise avec un compagnon qui est revenu seul, le cœur en écharpe, tandis qu’elle s’attarde au bord de l’Adriatique.

C’est l’épisode Musset, après lequel nous arrivons à une des soirées de Nohant qui méritent de revivre sous nos yeux. Après des semaines de reprises suivies de ruptures, de scènes dramatiques, de déchirement violents, de chagrins renouvelés, George Sand est rentrée à Nohant à bout de nerfs et de forces. Elle arrive le 7 décembre 1834, et ses amis accourent à son appel, elle les convoque pour n’être pas seule avec ses pensées moroses (j’ajoute : avec son mari), pour s’étourdir. Et cela nous vaudra une des belles pages des *Lettres d’un voyageur*:

“ Pourquoi au milieu de nos soupers, où, Dieu merci, le bruit et la gaieté ne vont pas à demi, y en a-t-il quelques-uns parmi nous qui se mettent à pleurer sans savoir pourquoi? Il est ivre, disent les autres. Mais pourquoi le vin qui fait rire ceux-ci fait-il sangloter celui-là? O gaieté de l’homme, que tu touches de près à la souffrance ! Et quel est donc ce pouvoir d’un son, d’un objet, d’une pensée vague sur nous tous? Quand nous sommes vingt fous criant dans tous les tons faux, et chantant sur toutes les gammes incohérentes de l’ivresse, s’il en est un qui fasse un signe solennel en disant : Ecoutez ! tous se taisent et écoutent. Alors dans le silence de ces grands appartements, une voix lointaine et plaintive s’élève. Elle vient du fond de la vallée, elle monte comme une spirale harmonieuse autour des sapins du jardin, puis elle gagne l’angle de la maison; elle se glisse par une fenêtre, elle vole le long des corridors et vient se briser contre la porte de notre salle avec des sanglots lamentables. Alors toutes nos figures s’allongent, toutes nos lèvres pâlisent; nous restons tous cloués à notre place, dans l’attitude où ce bruit nous a pris. Enfin quelqu’un s’écrie ; Bah ! c’est le vent, je m’en moque. - En effet, c’est le vent, rien que le vent et la nuit; et personne ne s’en moque, personne ne surmonte sans effort la tristesse qu’il inspirent ces choses-là. Mais pourquoi est-ce triste? Le renard et la perdrix tombent -ils dans la mélancolie quand le vent pleure dans les bruyères? La biche s’attendrit-elle au lever de la lune? Qu’est-ce donc que cet être qui s’institue le roi de la création, et qui ne rêve que larmes et frayeur ?[...]

“ Combien de fois, en rentrant au salon après avoir parcouru à grands pas les allées dépouillées au bout desquelles se lève la lune, je me suis trouvé ébloui et ravi de la beauté naïve de ces tableaux flamands ! Dutheil, affublé de sa houppelande grotesque, dont la couleur eût semblé à Hoffmann tirer sur le fa bémol, coiffé de son bonnet couleur de raisin, et soulevant d’une main le broc de grès qui contient le modeste nectar du coteau voisin, n’a-t-il pas une des plus rouges et des plus luisantes trognes que jamais ait croquées Téniers ? Silence ! Son œil étincelle, sa barbe se hérise ; il avance le front

comme un buffle qui se met en défense. Il va chanter; écoutez quelle chanson profondément philosophique et religieuse :

*Le bonheur et le malheur
Nous viennent du même auteur,
Voilà la ressemblance*

*Le bonheur nous rend heureux
Et le malheur malheureux,
Voilà la différence.*

Cette belle ode est de M. de Bièvres. Je n'ai jamais rien entendu de plus mélancoliquement bête...

“Quand la voix terrible de Dutheil a cessé d'ébranler les vitres, mon frère vient hasarder les pas les plus gracieux que jamais ours ait essayés sur le bord des abîmes. Alphonse, couché à terre, joue du violon sur la pincette avec la pelle; son grand profil dantesque se dessine sur la muraille, et le rire donne des cavités lugubres à ses lignes sévères, Charles erre autour d'eux comme un méchant gnôme, d'humeur facétieuse, toujours prêt à renverser un verre dans une manche et à faire rouler un danseur mal assuré. Oh! ceux-là ce sont mes vieux, mes anciens, ceux qui savent qu'on peut être très gai et très triste en même temps, mais qui sont facilement heureux du bonheur d'autrui et recommencent la vie après avoir souffert.”

Et c'est là que se place, concoctée par le groupe au cours de ces soirées un peu folles, la Complainte sur la mort de François Luneau, rimée d'après un fait-divers: le suicide d'un habitant de la Breuille, hameau voisin de Nohant, qui s'était jeté dans son puits: “30 couplets pour 4 sous, dédiés à M. Eugène Delacroix, peintre en bâtiment très connu dans Paris. “Ce morceau burlesque, traité à la façon des complaintes populaires, est le produit de la collaboration des amis qui sont nommés au dernier couplet, au nombre desquels la femme désespérée qui songeait sérieusement au suicide quelques semaines plus tôt. Ah! qu'elle a raison d'écrire « ... ceux qui savent qu'on peut être très gai et très triste en même temps.”

Je ne vais pas citer les 30 couplets qu'il faudrait débiter sur un rythme lamentable comme faisaient les chanteurs de complaintes. Bornons-nous à la moralité,

Le pauvre Luneau dit Michaud s'était donc jeté dans son puits, désespéré d'être expulsé de sa maison par un méchant propriétaire. Et c'est seulement huit jours plus tard qu'on avait retrouvé son corps, les sabots remontés à la surface de l'eau ayant attiré l'attention.

Moralité

*O vous tous, qui puisez l'onde
Dans les puits, dans les torrents,
Dans les lacs, fleuves ou étangs,
Où peut périr tout le monde,
Ne buvez pas de cette eau
S'il s'y trouve des sabots.*

*Qui qu'affait des hémistiches?
C'est Rozanne, Fleury, Ro-*

*Linat, Duteil, Bourgoin, George Sand qui n'est pas godiche,
En paraphasant ce mor-
ceau sans beaucoup trop d'efforts.*

On voit assez que la rime n'est pas riche, et que la versification prend bien des licences, mais cela ajoute au burlesque de la chose. Dans la vie de George Sand, c'est une période pleine de contrastes déroutants pour ceux qui ne connaissent pas les contradictions de la nature humaine. Le chagrin est profond, elle est ébranlée au fond d'elle-même, elle a songé sérieusement au suicide, ce n'est pas une pose. Les accents de certaines lettres, des pages bouleversantes du *Journal intime* ne laissent pas de doute à cet égard. Liszt qui a l'occasion de la voir à Paris en décembre, écrit qu' "elle souffre horriblement". Sans cet intermède au cours duquel ses amis ne la quittent guère, et lui tiennent la tête hors de l'eau pour ainsi dire, afin qu'elle ne pense pas, qui sait ce qu'elle fût devenue ? De l'effet curatif du rire: il se peut que le suicide aux suites ridicules du pauvre Luneau ait agi comme un révulsif pour ôter à G. Sand toute tentation du même ordre.

Quelques jours après, elle quittait Nohant pour Paris, en compagnie de Charles Rollinat et de Rozanne Bourgoin, mandatés peut-être par les amis inquiets. Ce fut pour retrouver les scènes de jalousie, les âpres disputes, les luttes épuisantes. Elle y mettra fin par un acte de volonté le 6 mars 1835 en quittant la capitale sans prévenir son terrible amant. Est-ce un point final à cette aventure ? Oh non ! et j'oserai dire : Dieu soit loué ! car de cet épisode vont sortir des pages inoubliables, des vers magnifiques qu'on ne peut lire sans être ému et toute une immense littérature de commentateurs, de journalistes en mal de copie, d'amateurs de scandales, qui n'auront jamais dit le dernier mot. Il n'y a jamais de dernier mot en ces matières. Eternel procès où George Sand rencontre plus souvent des procureurs que des avocats.

La voilà donc rentrée à Nohant. Ce n'est pas pour y trouver la paix. L'année 1835 sera pleine de rebondissements et d'événements dramatiques. La vie commune du couple est bien compromise. Casimir, qui a été un mari tolérant, en a probablement assez de son rôle de mari trompé. Trop, c'est trop. Un soir à dîner, le 19 octobre, il fait pour des motifs futiles, une scène violente, devant témoins (heureusement, car ils éviteront le pire). Après avoir menacé sa femme d'un soufflet, il empoigne un fusil. Au récit circonstancié que G. Sand fera plus tard pour un avocat (et dont l'essentiel sera confirmé par des témoins au procès), préférons la lettre amusante qu'elle enverra à un ami absent, en gazant un peu :

Cher Hydrogène, tu es mal informé de ce qui se passe à La Châtre. Dutheil n'a jamais été brouillé avec le baron de Nohant-Vicq. Mais voici la véritable histoire. Le baron s'est pris comme d'une idée de me battre. Dutheil a pas voulu, Fleury et Papet a pas voulu. Alors v'là que le baron a été s'armer son fusil pour tuer tout le monde. V'là que le monde a pas voulu être tué. Alors le baron a dit ça suffit et il s'est remis à boire. Ça s'est passé comme ça. Personne ne s'est fâché avec lui. Mais moi, comme j'en avais-t-assez et que ça m'ennuie de travailler pour vivre, de laisser mon de quoi dans les mains du diable, d'être chassée de la maison, tous les ans à coup de bonnet, tandis que les drôlesses du bourg couchent dans mes lits et apportent des puces dans mon logis, j'ai dit, j'veux pus d'ça, et j'ai été trouver le grand juge à La Châtre, et j'y ai dit: "Voilà.

— Dès lors, qu'il m'a dit, dit-il, c'est bon." Et y 'là qu'y m'ont démarriée. Ils disent que le baron fera son appel. J'en sas ren. J'voirons. S'y n 'en fait yun, y pardra l'tout. Et v'là que c'est..."

Comme on sait, les choses tournèrent en faveur de George Sand malgré l'appel interjeté par le baron. A Bourges, il n'y eut pas de jugement, mais un compromis accepté devant les juges par les deux parties. Quelle belle soirée que celle où, après tant d'émotions, la jeune femme put rentrer dans son cher Nohant, assurée d'avoir ses enfants et sa liberté ! Elle y arrivait le jour de la Sainte-Anne, la fête votive du village : " On y dansait sous les grands ormes, [au] son rauque et criard de la cornemuse, si cher aux oreilles qu'il a bercées dès l'enfance." -

Nohant lui appartenait maintenant sans conteste. Elle pouvait, sans s'exposer à d'aigres critiques, s'y livrer à son amour de la musique, recevoir d'autre compagnie que des chasseurs et buveurs. Ce qu'elle allait faire en 1837, en invitant Franz Liszt et Marie d'Agoult pour un long séjour. Là se place une des plus belles pages qu'ait jamais écrites George Sand, page longtemps inconnue, publiée posthume dans les *Entretiens journaliers* avec le docteur Piffœl:

" Ce soir-là, pendant que Franz jouait les mélodies les plus fantastiques de Schubert, la princesse se promenait dans l'ombre autour de la terrasse, elle était vêtue d'une robe pâle. Un grand voile blanc enveloppait sa tête et presque toute sa taille élancée. Elle marchait d'un pas mesuré qui semblait ne pas toucher le sable et décrivait un grand cercle coupé en deux par le rayon d'une lampe autour de laquelle toutes les phalènes du jardin venaient danser des sarabandes délirantes. La lune se couchait derrière les grands tilleuls et dessinait dans l'air bleuâtre le spectre noir des sapins immobiles. Un calme profond régnait parmi les plantes, la brise était tombée mourant épuisée sur les longues herbes aux premiers accords de l'instrument sublime. Le rossignol luttait encore, mais d'une voix timide et pâmée. Il s'était approché dans les ténèbres du feuillage et plaçait son point d'orgue extatique, comme un excellent musicien qu'il est, dans le ton et dans la mesure.

" Nous étions tous assis sur le perron, l'oreille attentive aux phrases tantôt charmantes, tantôt lugubres d'Erlkoenig; engourdis comme toute la nature dans une morne béatitude, nous ne pouvions détourner nos regards du cercle magnétique tracé devant nous par la muette sibylle au voile blanc. Elle se ralentit peu à peu lorsque l'artiste passa par une série de modulations étrangement tristes à la tendre mélodie.

" Alors sa démarche prit le milieu entre l'andante et le maestoso et tous ses mouvements avaient tant de grâce et d'harmonie qu'on eût dit que les sons sortaient d'elle comme d'une lyre vivante. Lorsqu'elle traversait lentement le rayon de la lampe, son voile blanc dessinait sur le fond noir du tableau des contours fins et déliés, tandis que le reste flottait vague et vaporeux dans le mystère de la nuit. Puis elle approchait de nous comme si elle eût voulu se poser sur le lilas blanc. Mais insaisissable comme les ombres, elle s'effaçait lentement. Elle ne semblait pas s'enfoncer sous les voûtes obscures du feuillage, l'obscurité semblait la prendre et l'entraîner dans ses profondeurs en épaississant autour d'elle des rideaux de ténèbres. Au bout de la terrasse elle était à peine visible, puis elle se perdait tout à fait dans les sapins et reparaisait tout à coup dans le rayon de la lampe comme une création spontanée de la flamme. Puis elle s'effaçait encore et flottait indécise et bleuâtre sur la clairière. Enfin elle vint s'asseoir sur une branche flexible qui ne plia pas plus que si elle eût porté un fantôme. Alors

la musique cessa, comme si un lien mystérieux eût attaché la vie des sons à la vie de cette belle femme qui semblait prête à s'envoler vers les régions de l'interminable harmonie.

“ Elle se leva, glissa par un inexplicable mouvement d'ascension vers le haut du perron et disparut dans la salle ténébreuse. Un instant après, nous vîmes une vraie châtelaine du moyen-âge traverser la salle voisine à la clarté des flambeaux. La chevelure blonde rayonnait comme une auréole d'or et son voile blanc, jeté sur ses épaules, voltigeait comme un nuage dans le mouvement rapide et léger de sa démarche impérieuse. Les doigts errant sur le piano firent silence, les flambeaux s'éteignirent et la vision rentra dans la nuit.”

Je ne peux jamais relire ce morceau, et je l'ai relu cent fois pour le plaisir, sans ressentir cette émotion qui nous saisit devant les choses parfaites.

N'ayons garde d'oublier, au nombre des belles soirées de Nohant, la visite de Balzac en février 1838, visite qui n'eût pas été possible pendant le “règne” de Casimir :

“J'ai abordé le château de Nohant à 7 heures et demie du soir, et j'ai trouvé le camarade George Sand dans sa robe de chambre fumant un cigare après le dîner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge.

Voilà pour le moral ; au physique, elle avait doublé son menton comme un chanoine, elle n'a pas un seul cheveu blanc, malgré ses effroyables malheurs, son teint bistré n'a pas varié, ses beaux yeux sont tout aussi éclatants, elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car, comme je le lui ai dit après l'avoir étudiée, toute sa physionomie est dans l'oeil. Elle est à Nohant depuis un an, fort triste, et travaillant énormément. Elle mène à peu près ma vie. Elle se couche à six heures du matin et se lève à midi, moi je me couche à six heures du soir et je me lève à minuit, mais naturellement je me suis conformé à ses habitudes, et nous avons pendant trois jours bavardé depuis cinq heures du soir après le dîner jusqu'à cinq heures du matin... C'est à propos de Liszt et de Mme d'Agoult qu'elle m'a donné le sujet des galériens ou des amours forcés que je vais faire, car, dans sa position, elle ne le peut pas.”

Dans ce roman qui allait porter le titre de *Béatrix*, Balzac a introduit un personnage, qui par bien des traits, rappelle George Sand. Tracé par cet observateur pénétrant, voici un portrait de la romancière Camille Maupin qui me paraît avoir beaucoup de ressemblance avec la romancière George Sand en 1838 :

“Elle a le teint olivâtre au jour et blanc aux lumières, qui distingue les belles Italiennes: vous diriez de l'ivoire animé... Les cheveux noirs et abondants descendent en nattes le long du col... Le front est plein, large, renflé aux tempes, illuminé par des méplats où s'arrête la lumière, coupé comme celui de la Diane chasserresse: un front puissant et volontaire, silencieux et calme. L'arc des sourcils tracé vigoureusement s'étend sur deux yeux dont la flamme scintille par moments comme celle d'une étoile fixe. Le blanc de l'oeil n'est ni bleuâtre, ni semé de fils rouges, ni d'un blanc pur; il a la consistance de la corne mais il est d'un ton chaud. La prunelle est bordée d'un cercle orange. C'est du bronze entouré d'or, mais de l'or vivant, du bronze animé. Cette prunelle a de la profondeur. Elle n'est pas doublée, comme dans certains yeux, par une espèce de tain qui renvoie la lumière... Dans un moment de passion, l'oeil de Camille Maupin est sublime : l'or de son regard allume le blanc jaune, et tout flambe ; mais au

repos, il est terne, la torpeur de la méditation lui prête souvent l'apparence de la niaiserie; quand la lumière de l'âme y manque, les lignes du visage s'attristent également... Le nez, mince et droit est coupé de narines obliques... La bouche arquée à ses coins est d'un rouge vif le sang y abonde... La lèvre supérieure est mince, le sillon qui l'unit au nez y descend assez bas, comme dans un arc, ce qui donne un accent particulier à son dédain... Cette jolie lèvre est bordée par la forte marge rouge de la lèvre inférieure, admirable de bonté, pleine d'amour... Le menton se relève fermement; il est un peu gras, mais il exprime la résolution et termine bien ce profil royal sinon divin. Il est nécessaire de dire que le dessous du nez est légèrement estompé par un duvet plein de grâce. La nature aurait fait une faute si elle n'avait jeté là cette suave fumée... Cette figure, plus mélancolique, plus sérieuse que gracieuse, est frappée par la tristesse d'une méditation constante. Aussi écoute-t-elle plus qu'elle ne parle. Elle effraie par son silence et par ce regard profond d'une profonde fixité..."

On croit quelquefois que Liszt et Chopin se sont trouvés ensemble à Nohant. C'est une légende comme il y en a beaucoup. Le responsable est Charles Rollinat, un des frères de François, qui l'a mise en circulation dans de prétendus souvenirs. Liszt n'est jamais revenu à Nohant après son séjour de 1837, et Chopin lui, n'y a fait sa première apparition que le 1er juin 1839.

Pendant sept étés, en 1839, puis de 1841 à 1846, la maison bourdonnera de musique. Et quelle musique! une partie importante de la production de Chopin a vu le jour ici même. George Sand raconte :

"Sa création était spontanée, miraculeuse. Il la trouvait sans la chercher, sans la prévoir. Elle venait sur son piano soudaine, complète, sublime, ou elle se chantait dans sa tête pendant une promenade, et il avait hâte de se la faire entendre à lui-même en la jetant sur l'instrument. Mais alors commençait le labeur le plus navrant auquel j'aie jamais assisté. C'était une suite d'efforts, d'irrésolutions et d'impatiences pour ressaisir certains détails du thème de son audition: ce qu'il avait conçu tout d'une pièce, il l'analysait trop en voulant l'écrire, et son regret de ne pas le retrouver net selon lui, le jetait dans une sorte de désespoir. Il s'enfermait dans sa chambre des journées entières, pleurant, marchant, brisant ses plumes, répétant et changeant cent fois une mesure, l'écrivant et l'effaçant autant de fois et recommençant le lendemain avec une persévérance minutieuse et désespérée. Il passait six semaines sur une page pour en revenir à l'écrire telle qu'il l'avait tracée du premier jet."

Ce sont les mystères, et les miracles, de la création. Un autre ami de George Sand, Flaubert, connaîtra lui aussi les "affres du style" et les douleurs de l'enfantement.

Il y a un aspect de Chopin que l'on connaît peu, et qui mérite pourtant qu'on s'y arrête. Le témoignage le plus frappant nous en vient d'une obscure petite bourgeoise de La Rochelle, qui a raconté dans une lettre à sa mère la soirée du 9 juillet 1846 chez G. Sand. On comprendra, après l'avoir lu, quel plaisir a été pour moi de découvrir ce texte inédit, si discret et si frais, d'ailleurs bien raconté, par une personne intelligente et artiste :

"Quelle soirée nous avons passée, chère mère ! au milieu de ces impressions délicieuses, je te regrettais plus que jamais, car tu eusses été bien heureuse d'entendre comme nous l'admirable talent de Chopin, il a été d'une complaisance infinie, il était monté à la musique, et il n'a cessé que vers minuit de nous faire passer à son gré par toutes les émotions heureuses ou tristes, gaies ou sérieuses, suivant qu'il les éprouvait lui-même. Je n'ai de ma vie, entendu un talent comme celui-là; c'est prodigieux de simplicité, de douceur, de bonté et d'esprit. Il nous a joué dans ce dernier genre la charge d'un opéra de Bellini, qui nous a fait rire à nous tordre, tant il y avait de finesse d'observation

et de spirituelle moquerie du style et des habitudes musicales de Bellini ; puis une étude sur le bruit du tocsin, qui faisait frissonner, puis une marche funèbre si grave, si sombre, si douloureuse, que nos coeurs se gonflaient, que notre poitrine se serrait et qu'on n'entendait, au milieu de notre silence, que le bruit de quelques soupirs mal contenus par une émotion trop profonde pour être dominée. Enfin sortant de cette inspiration douloureuse et rappelé à lui-même après un moment de repos par quelques notes chantées par Mme George, il nous a fait entendre de jolis airs de danse appelée la bourrée, qui est tout à fait commune dans le pays et dont les motifs recherchés avec soin par lui, forment un recueil précieux, plein de grâce et de naïveté. Enfin il a terminé cette longue et trop heureuse séance par un tour de force dont je n'avais nulle idée. Il a imité sur le piano les petites musiques qu'on enferme dans des tabatières, des tableaux, etc. Et cela avec une vérité telle que si nous n'avions pas été dans le même appartement que lui, nous n'aurions jamais pu croire que ce fût un piano qui résonnait sous ses doigts. Tout ce perlé, cette finesse, cette rapidité des petites touches d'acier que fait vibrer un cylindre imperceptible, était rendu avec une délicatesse sans pareille, puis tout à coup une cadence sans fin et si faible qu'on l'entendait à peine se faisait entendre et était instantanément interrompue par la machine qui probablement avait quelque chose de dérangé. Il nous a joué un de ces airs, la tyrolienne je crois dont une note manquait au cylindre et toujours cette note accrochait chaque fois qu'elle eût dû être jouée..."

Heureuse Elisa Fournier ! heureux les amis qui ont pu jouir avec elle de cette merveilleuse soirée ! ... Heureux ceux qui vivaient dans cette atmosphère musicale et littéraire ! On n'ignorait pas d'ailleurs que Chopin pouvait être un imitateur étonnant, et George Sand nous a dit comment il se transformait subitement en Anglais flegmatique, puis en vieillard impertinent, en Anglaise sentimentale et ridicule, en juif sordide. Il brillait aussi comme meneur de jeu, "improvisant au piano" pour accompagner la pantomime et les ballets comiques des jeunes gens qui se lançaient dans la *commedia dell'arte*, justement en cette fin d'automne 1846 (année du dernier séjour de Chopin). On avait décidé de passer l'hiver à la campagne. Que faire pour animer les longues soirées ? On a des lettres de George Sand qui apportent la réponse; ainsi le 30 décembre:

Je suis forcée de faire tous les jours une pièce nouvelle, d'être auteur et acteur, directeur, aide-costumier, aide-décorateur, aide-machiniste, de faire faire des répétitions, de diriger la mise en scène, d'être souffleur, et orchestre au piano, quand je ne suis pas en scène... Avec des paravents, de vieux rideaux, des feuillages d'arbres verts, des loques repêchées dans les greniers, du papier d'or et d'argent, nous arrivons à faire des décors, des costumes, des coulisses, et tout cela portatif installé dans le salon où il fait chaud et mis en place en dix minutes.. Nous ne transigeons pas, comme les acteurs coquets, avec les modes bizarres du passé. Nous faisons avec de la filasse des perruques du style le plus échevelé, avec du papier des fraises extravagantes, ayant tout le chic des anciens portraits..."

Et les sujets ? il faudrait lire toute cette lettre, voir comment on ressuscite la comédie italienne, avec ses types bien connus, Cassandre, Pierrot, Colombine, le beau Léandre, Isabelle et la Duègne, que l'on mêle au héros, à ceux des Contes de Perrault sans craindre les anachronismes. Et même on s'attaque à *Don Juan*, celui de Molière mâtiné du Don Juan de Mozart. Le fiancé de Solange, qui n'a pas beaucoup de dispositions comme acteur, jouera le rôle de la statue du commandeur, *l'uom di sasso*, l'homme de marbre. L'armure de carton, peinte en relief de sculpture, et un clair de lune produit par une mèche dans un bol bleu, produiront l'illusion. "avec des festons de lierre, des branches de cyprès, et des caisses d'emballage peintes en blanc, nous aurons un cimetière effrayant." Et ceux qui ont lu ce roman étrange qui s'appelle *Le Château des Désertes* se souviennent sûre-

ment du chapitre où précisément l'auteur décrit une représentation de *Don Juan* inspirée de celle qu'elle a dépeinte dans cette lettre à Hetzel. La vérité et la fiction s'interpénètrent. Le roman est tout entier nourri des événements de cet hiver de 1846-1847 à Nohant, dans le château assiégé par les neiges où un petit groupe d'hommes et de femmes férus de théâtre vit en vase clos, dans une atmosphère à demi irréaliste et quasi fantastique, une atmosphère de fête nocturne et mystérieuse, avec des bruits inexplicables, des masques et des déguisements.

Alain Fournier avait-il lu le Château des Désertes? Je croirais volontiers qu'il l'avait lu puis oublié, mais que le souvenir en était demeuré dans son inconscient. Lisez l'un et l'autre de ces romans à la suite, et vous verrez s'il n'y a pas de subtiles ressemblances.

Le théâtre a pris dès lors une place considérable dans les préoccupations de George Sand. On a raffiné, consacré une partie de la maison à ce divertissement, construit une scène, abattu des murs. Et en 1851, George Sand peut écrire à son amie Pauline Viardot:

"Nous menons une vie de cabotins. Nohant n'est plus Nohant, c'est un théâtre, mes enfants ne sont plus mes enfants, ce sont des artistes dramatiques, mon encrier n'est plus une fontaine de romans, c'est une citerne de pièces de

théâtre, je ne suis plus Mme Sand, je suis un premier rôle marqué... Le théâtre est grand comme un mouchoir de poche, le public se compose de 50 personnes, ni plus ni moins, tous amis intimes, domestiques ou paysans du voisinage..."

Car le Théâtre fut, à Nohant, pendant des années, le divertissement favori: aussi bien le théâtre sérieux, qui permettait à George Sand de faire des ébauches de ses pièces destinées aux scènes parisiennes, que les pièces à usage interne qui n'avaient d'autre but que de divertir les invités tout en formant les acteurs. Cette dernière catégorie était le plus souvent composée de pièces à l'italienne", jouées sur canevas, une grande part étant laissée à l'improvisation, type *commedia dell'arte*, genre auquel George Sand s'intéressait beaucoup. Une aimable bouffonnerie, et parfois un comique débridé, y régnait. Les titres même en témoignent : *Le cadavre récalcitrant*, *le Spectre chauve*, *l'Ermite de la marée montante*, *L'Auberge du Haricot-Vert*, *Une tempête dans un coeur de bronze*, *La Dinde monastique*, *La Nuit aux soufflets*, *Ote donc ta barbe*, etc.

Or a encore un certain nombre de scénarios désopilants que G. Sand, et parfois Maurice, rédigeaient pour les acteurs et affichaient dans la coulisse. Ce ne sont pas, surtout pas, des rôles à apprendre et à réciter, mais des directives assez lâches, des indications scéniques fournissant une trame sur laquelle les acteurs devaient broder. Il y a beaucoup de place pour la pantomime, qui éventuellement remplace les paroles. La psychologie est rudimentaire, mais l'acteur inventif peut suppléer aux insuffisances du canevas. Parfois G. Sand, dans ses comptes-rendus, note avec ravissement que telle scène attendrissante s'est faite subitement et sans préparation sur le théâtre même, de manière tout à fait inattendue. Avec ravissement, car c'est sa théorie que le théâtre peut gagner à cette formule de création continue. Oui, mais à condition que les acteurs aient du talent et de l'inspiration tous les soirs, ce qui n'est pas garanti.

Les rôles sont souvent pris dans la Comédie italienne: il y a le personnage ridicule et forcément berné, d'un type de vieux Bartolo ou Cassandre qui veut épouser sa pupille Colombine ou Isabelle, un beau Léandre bien plus sympathique à la belle, un Pierrot qui favorise la jeunesse - et puis des niais, des matamores, des bravaches, des princes et princesses en veux-tu en voilà, sans compter les brigands espagnols. On se

tue beaucoup, mais les morts ressuscitent, et dansent à la fin un ballet endiablé avec leurs assassins.

Quand ils ne sont pas pris dans la comédie italienne, les noms sont grotesques à dessein : Atalante Vertuchoux, Charabiatinos, Abraham Hypoténus, Cosinus, Rifflandouille, Brûle-Gueule, Taille-boudin. Il se produit des greffes inattendues avec des personnages tirés de l'Arioste, ou des romans de la Table Ronde. C'est le règne de la fantaisie sans limite côté auteur, et comme les acteurs en rajoutent, le résultat ne pouvait être qu'assez bouffon. Les heureux spectateurs devaient en rire encore dans l'omnibus de l'Hôtel Saint-Germain qui les ramenait à La Châtre dans la nuit.

Car les représentations étaient minutieusement organisées. George Sand avait fait imprimer des invitations qu'elle envoyait elle-même.

La salle étant tout de même assez exige, il fallait une certaine discipline que le régisseur (Manceau à partir de 1850) était chargé de faire respecter. Il existe (dans les archives de Lot-et-Garonne) une note rédigée par Manceau précisant les noms et emplacements des spectateurs d'une de ces soirées, avec des instructions très fermes.

“ Le public est prié de ne pas déranger les chaises en place. Elles sont posées de façon à ne rien laisser perdre des scènes qui se passent à la droite du spectateur. - Sortir aussitôt le baissé du rideau afin de faciliter le changement de décor. Ne pas stationner dans les escaliers ni dans la salle à manger. Tout le monde ira au salon. - Que cette consigne soit observée fidèlement. Madame y tient beaucoup, beaucoup ! ”

Quant au théâtre des marionnettes, dont Maurice fut l'animateur et sur lequel sa mère nous a laissé des pages très instructives où elle analyse sa technique, il procura aux habitués et aux hôtes de passage de joyeuses et délirantes soirées, grâce aux “truquages” de Maurice et de Manceau, qui rivalisaient d'ingéniosité pour imiter le bruit du vent, de la foudre, le roulement d'une voiture, le clair de lune, que sais-je ?

Dans les armoires vitrées reposent les marionnettes taillées et peintes par Maurice, habillées par G. Sand elle-même : autour de l'illustre Balandard, directeur de la troupe, il y a le comte des Andouillers, Corisande Graboyos, le capitaine Vachard, la princesse Bradoulboudour, Nombridor, Coquembois, le colonel Vertébral, la comtesse de Bombricoulant, l'enchanteur Métrosidéros, etc, etc. Car je ne peux pas faire l'appel d'une troupe si nombreuse.

Ainsi se passaient les soirées de gala, deux ou trois fois par mois pendant la saison d'été, souvent prolongée, d'ailleurs, pendant l'automne. Mais les soirées ordinaires, me demanderez-vous ? Après le dîner, on se réunissait au salon. L'emploi du temps n'est pas fixe, mais dépend des occupations de chacun. Souvent une lecture à haute voix d'un ouvrage récemment paru, faite par l'un ou l'autre, permettait aux hôtes présents de s'occuper. Maurice dessinait, Manceau lisait ou collait des dessins, G. Sand cousait ou faisait un travail de tapisserie (elle a exécuté ainsi tout un salon, au petit point, avec des fleurs différentes pour chaque dossier).

Souvent des discussions sérieuses s'établissaient autour du livre lu à haute voix : *Les Contemplations* de Victor Hugo par exemple (on a dans *Autour de la table* le compte rendu de cette soirée) ou bien *Salammbô* de Flaubert, au sujet duquel l'échange de propos fut vif :

“ L'autre jour, il y avait ici des gens pas trop bêtes qui ont parlé de *Madame Bovary* très bien mais qui goûtaient moins *Salammbô*. Lina s'est mise dans une colère rouge, ne voulant pas permettre à ces malheureux la plus petite objection ; Maurice a dû la calmer et là-dessus il a très bien apprécié l'ouvrage,

en artiste et en savant, si bien que les récalcitrants ont rendu les armes. J'aurais voulu écrire ce qu'il a dit.

Il parle peu et souvent mal; cette fois, c'était extraordinairement réussi". (*Lettre à Flaubert, 30 mai 1867*).

Bien souvent aussi, ce sont les oeuvres de G. Sand elle-même qui sont ainsi soumises au jugement de la famille et de quelques amis choisis, avant de partir chez l'éditeur.

On n'aurait pas une idée complète de ces soirées si l'on ne parlait pas des jeux de société qui mettent aux prises G. Sand et Manceau, Maurice et Lambert, etc. Dominos, bésigue... Ah ! ces parties de bésigue ! A quels affrontements elles conduisent ! Un exemple : le 20 janvier 1858, on lit dans l'agenda, de la main de George : "Bésig. Ce pauvre Manceau ! il perd encore quatre parties et cependant il a un jeu superbe, une chance inouïe. Il fait le 500 et le 250 à tout coup. Mais la science triomphe de l'aveugle hasard et je le gagne aujourd'hui comme toujours." Annotation de Manceau : "Non jamais on n'a vu souiller la vérité à ce point-là, infâmie ! infâmie ". Quelques jours après, c'est lui qui triomphe ; il écrit : "Manceau gagne avec une sûreté, un prestige, un tact extraordinaire. Madame est accablée de sa défaite et peste contre le sort, qu'est-ce que le sort vient faire ici où le talent fait tout ? Manceau calme dans la victoire se met tranquillement à faire des cigarettes et Madame en rageant donne sa leçon de lecture. " (3 fév.)

Il y a d'autres jeux, jeux oubliés aujourd'hui: le crapaud, le tarabusté, Certains sont des jeux sans adversaires: les patiences, le solitaire.

Ainsi s'écoulaient les soirées de tous les jours... jusqu'au moment où tout le monde se retire, vers onze heures ou minuit. Mais tout le monde ne se dirige pas vers son lit, vers un repos plus ou moins bien gagné. George Sand gagne sa chambre pour se mettre au travail. Dans le silence de la nuit, qui n'est rompu à Nohant que par le rossignol à partir du printemps, elle écrit, elle écrit sans cesse: romans, articles, pièces de théâtre, et cette énorme correspondance dont je connais, pour la rechercher et la colliger, toute l'ampleur. Elle allume de temps en temps une cigarette à la lampe à huile qui éclaire les feuillets vierges sur lesquels court la plume . Dans la grande maison châtelaine où tout dort, il n'y a de vivant que cette fenêtre illuminant doucement les tilleuls argentés, et cette plume agile qui déverse son petit filet d'encre bleue. Des milliers de lecteurs attendent ce qui sort de cette petite fontaine intarissable.

Des lettres émanant de gens de tous les milieux, sont là pour en témoigner. Ecrivains, philosophes, gens du monde, ouvriers, prêtres et pasteurs, tous savaient gré à George Sand d'avoir apporté dans leur vie des heures vibrantes et consolantes, colorées d'idéal. Je n'extrais qu'une phrase, une seule, de ces innombrables lettres de remerciements, elle est d'une inconnue qui écrit, en 1863 : " Votre livre m'a fait respirer à pleins poumons, avec ce contentement qu'on ressent à trouver enfin ce qu'on cherche. "

J'aurais pu relever, dans la correspondance que je reçois moi-même, des phrases analogues émanant de lecteurs de 1981. Je les dédie à ce polémiste acerbe et partisan qui, il y a quelques années, a trouvé bon de proclamer que George Sand n'avait " plus rien à nous dire ".

Georges LUBIN

Cet article reproduit le texte d'une conférence prononcée le 16 Avril 1981 dans la grange de Nohant devant les Amis de George Sand.

SILENCE ON TOURNE !...

A NOHANT

Lorsque, en 1973, je reçus de l'O.R.T.F. commande d'un " document de création " sur George Sand, je ne connaissais Nohant qu'en touriste. L'administration m'octroya quinze jours pour réaliser ce film avec l'équipe de techniciens mise à ma disposition. J'obtins de pouvoir tourner dans le château non seulement le mardi, jour sans visite, mais tous les soirs une fois les visites terminées. Les prises de vue commencèrent au printemps dans l'odeur des arbres en fleurs.

Imagine-t-on ce que représente l'installation d'une équipe de télévision? Outre le réalisateur, ses assistants, une dizaine de comédiens, les techniciens, la maquilleuse-coiffeuse, les chauffeurs, il faut compter avec les camions, les ballots de costumes ou d'accessoires. Bref un envahissement.

Cette demeure a tout de suite exercé sur tous une emprise. Je ne pense pas que la biographie de Sand que j'allais terminer deux ans plus tard aurait été la même si je n'avais pas vécu cette quinzaine à Nohant, si je n'avais pas évoqué George Sand à différents âges dans cette maison.

Il y a une règle usuelle de l'imaginaire. Sur place la puissance de la personnalité de George Sand se double de la magie des lieux qu'elle a marqués.

Nohant est le temple d'une divinité : Sand. Le saint du saint de ses fidèles qu'ils soient ses contemporains ou les nôtres. Cette religion, longtemps persécutée, renaît maintenant d'autant mieux que le temple est resté debout. Temple sans superbe, temple familial, temple de l'amitié, de la générosité, de la fraternité et même de l'égalité ; temple de l'amour pour ses enfants, ses amants, ses voisins, ses pauvres et ses malades, sans compter l'amour de l'an et du verbe.

Pendant quinze jours les vielles et les cornemuses firent revivre dans la cour les airs sur lesquels Aurore Dudevant avait fait danser ou les chants qu'elle nota plus tard.

En voyant les acteurs, professionnels ou amateurs, habillés comme il fallait l'être 100 ou 150 ans auparavant, les gens en blouse, les amis en redingotes, les filles en coiffes ou arborant des robes soyeuses et bruissantes, nous ressentions tous l'impression recherchée par George lorsque, en dehors même des représentations théâtrales, elle faisait déguiser son entourage.

Dans ce Nohant qui avait vu d'autres spectacles, d'autres branle-bas de combat, connu si souvent cette ambiance de travail et de fête et cette atmosphère de coulisses, comédiens, techniciens, villageois ou curieux, nous prêtant leur concours, évoluaient tout à fait à l'aise...

Le sous-préfet André, tout en exerçant une très discrète surveillance, fit tout ce qu'il put pour nous faciliter la tâche. Que dire de M. Robert Franco, le

guide modèle, qui avait, de son propre aveu, souffert de sa participation au film *George Qui ?*, dont il ne partageait pas les thèses ? Il fit taire ses réticences et participa avec enthousiasme au culte que nous rendions à la dame de Nohant.

Dans le parc, devant une pierre (garnie de feuillage, cachée dans le fouillis épais d'un taillis et faisant office d'autel dédié à Corambé), se joua la scène pittoresque d'Aurore enfant procédant au lâcher d'oiseaux. Pour que la petite actrice de sept ans réussisse en temps voulu devant la caméra il fallut simplifier et se contenter d'une colombe.

C'est dans l'église de Nohant, qu'a été jouée par Isabelle Bertrand, jeune fille du voisinage, la vision mystique d'Aurore *aux Dames Anglaises* telle qu'elle l'a contée dans *Histoire de ma vie*.

On avait pris la peine de creuser une tombe pour la scène tragique d'Aurore embrassant le crâne de son père, comme après avoir fait ouvrir le cercueil, le lui demanda son précepteur. La maquilleuse s'était distinguée — pour le cadavre effrayant à souhait sous les projecteurs, — et la comédienne amateur, très impressionnée sut être d'un naturel parfait pour cette scène plus romantique que nature et pourtant authentique.

Mais pendant les week-ends, il n'était pas question de tourner, même en extérieur à Nohant. Nous rôdions alors dans la Vallée Noire, nous imprégnant des paysages. Nous avons passé une longue soirée sur les bords de l'Indre. Des brumes artificielles firent renaître un climat psychologique que les Berrichons, et Sand, connaissaient bien. Transis, les acteurs choisis sur place (le Besson ses sabots à la main, la petite fadette relevant sa cape pour ne pas la mouiller) les techniciens et parfois les spectateurs se trempaient les pieds. Quelques minutes en furent seules retenues. Mais en plus des rhumes inévitables, s'ensuivit une initiation générale au mythe sandien.

C'est dans le cadre de l'église de Gargilesse qu'eut lieu l'initiation de Consuelo dont le rôle — parti à la fois ingénieux et logique — était tenu par l'actrice qui prêtait son visage à George adulte, Sylvie Fennec. Les membres de la société des Invisibles étaient pour des raisons évidentes d'économie racolés parmi les touristes ravis de passer à la télévision. Pourtant, le visage masqué par un bas de soie, et revêtu d'une robe écarlate, s'ils avaient toute la dignité inhérente à leur situation, ils ne pouvaient être reconnus.

Pour travailler dans le château, nous étions réduits à un emploi du temps strict dont nous devions tirer le parti maximum. Là encore nous avons commencé par une évocation de l'enfance. Je ne pourrai plus jamais traverser la chambre de Mme Dupin de Francueil sans revoir la petite Bertrand, cette enfant si spontanée, jouant Aurore à treize ans, foudroyée en apprenant de son aïeule la conduite de sa mère et pourquoi elle ne devait plus la revoir. J'imaginai, après le déchirement ressenti, la blessure non cicatrisable se rouvrant lorsque Sand, jeune ou vieillissante, traversait la pièce. Combien de fois put-elle revivre les scènes de son enfance ou de sa jeunesse dans cette maison qu'elle habita toute sa vie !

Après la reconstitution de la scène de Balzac et George Sand surveillant ensemble les jeux des enfants, caricaturée de mémoire par Maurice, c'est dans le petit bureau du rez-de-chaussée, pour des raisons techniques et contrairement à la vérité historique, que les deux écrivains discutèrent.

Comme nous n'avions pu trouver un acteur susceptible de jouer Balzac, j'avais suggéré à Pierre Philippe qu'il avait à quelque chose près la carrure et le visage presque banal de cet homme de génie.

Pour les tenues vestimentaires durant le séjour que fit Balzac à Nohant en 1838, les renseignements fournis par cette caricature et la lettre du romancier à Mme Hanska sont précis. Toutefois si la robe de chambre monastique du maître fut parfaitement reproduite, le costume de Sand et les vulgaires babouches de bain en tissu éponge jaune canari fournies par les costumiers n'avaient rien de commun avec la description précise et amusante de Balzac.

Je ne comptais plus que sur le texte du dialogue politico-féministe-littéraire que j'avais soigné et où j'avais introduit le cadeau que Sand fit à son invité du sujet de Béatrix. Las! la journée avait été très chargée et la très belle actrice qui jouait Sand se trouvant mal fagotée, avait mal appris son rôle et ne le possédait pas plus que le réalisateur dont la tâche avait été ce jour-là particulièrement lourde. Or, chaque mot me paraissait nécessaire et redoutable. J'étais si inquiète qu'on me conseilla, si je voulais survivre à cette épreuve, de ne pas prendre les choses au tragique, et d'être "relax" comme disaient mes camarades.

La scène qui précédait historiquement celle de Balzac mais qui fut tournée plus tard, se situait après la rupture avec Musset à un moment où George échappait à son mari, un peu aviné, au sortir de la salle à manger, et qui lui criait ses reproches. Elle avait été placée d'un point de vue symbolique et artistique, dans le grand escalier. Avec la différence de niveau des marches et les éclairages subtils que cela nécessitait, le tournage fut si difficile et si long à mettre au point que, lorsqu'il se termina, l'actrice, son temps d'engagement écoulé quitta Nohant sans avoir été jusqu'au bout de son rôle. Elle préféra nous laisser "en plan" plutôt que de faire un cadeau à l'O.R.T.F. qui, malgré les coups de téléphone répétés, refusa d'augmenter le budget prévu en payant quelques heures supplémentaires.

George était donc absente de la chambre où elle était censée se réfugier ensuite pour donner libre cours à sa peine en poussant les cris splendides que j'avais empruntés à son *Journal intime*. Dans cette pièce vide, la robe posée sur une chaise et les mots dits *off* étaient si révélateurs que ce flash prit autant d'intensité que si la comédienne avait été présente. Il me fallut néanmoins un certain temps pour l'admettre et trouver symbolique l'absence - présence de Sand à Nohant.

Parmi les prises de vue de nuit, une évocation nous impressionna

tous : George à la recherche de ses souvenirs après avoir récupéré sa maison une fois la séparation judiciaire obtenue. Bougeoir à la main, elle traversait le salon, la salle à manger, suivant pas à pas les lignes consacrées à cette soirée dans *Histoire de ma vie*. Les ombres portées, obtenues par les projecteurs venant à l'aide de la bougie, semblaient découvrir ce passé et le ranimer.

Depuis le début on nous avait abandonné la grange. Nous l'avions transformée en centre d'habillement, salon de coiffure, de maquillage, et lieu de répétition. Le désordre y régnait. Les jours de bousculade, aux heures où le château ne nous était pas accessible, elle servait même à des prises de vue. Celle par exemple de la George Sand de la légende, en redingote et pantalon blanc, chapeau haut de forme sur la tête et cigare aux lèvres, gravissant victorieuse un monceau de livres. C'est dans la grange qu'eut lieu aussi le combat sanglant de l'initiation des *Maîtres Sonneurs* entre Joset et son adversaire, tous deux amateurs recrutés sur place. N'était-il pas de tradition dans le théâtre de Nohant de les mêler aux professionnels? A ces spectacles populaires assistaient badauds et touristes.

On avait dans le coin de la grange disposé le bureau de Sand pour Juliette Brac, la George de 40 ans qui écrivait ses lettres de sa belle plume d'oie en les disant avec la passion qu'elle portait à celle qu'elle représentait.

Pendant que les caméras fixaient ces images dans la grange, je rêvais aux veillées auxquelles la jeune Aurore avait sans doute assisté et dont certaines furent la source de quelques contes et romans.

Le rythme accéléré des efforts de cette équipe, forcée d'en livrer les résultats au jour dit, les complications résultant des difficultés d'argent, la hantise du budget à ne pas dépasser, m'ont bien fait prendre conscience, je crois, du travail de forçat de la romancière.

D'autant que la vie quotidienne continuait. Lorsque nous n'avions pas le temps d'aller au restaurant, il fallait aussi organiser les repas dans cette fièvre. Nous eûmes l'autorisation de prendre un jour notre collation dans la grange, une autre fois dans la cuisine du château, où l'accueil des Franco nous rappela l'hospitalité sandienne.

Le réalisateur fit deux ou trois fois intervenir le guide entre des passages documentaires ou dramatiques, soit pour défendre, comme il savait le faire, la dame de céans des allégations de certains visiteurs, soit pour introduire une note d'humour bien dans le goût de Sand pour le jeu et la farce. J'intervenais parfois pour structurer l'émission ou pour répondre à une interview de Pierre Philippe.

A ce sujet, je me souviens d'une anecdote. Je devais à un moment m'asseoir au milieu des convives que George Sand avait réunis en 1848 autour de la table de la salle à manger. Le célèbre service de table, toujours mis, était celui que les touristes admirent, mais les verres et les carafes avaient été prudemment fournis par l'O.R.T.F. On en était au dessert: une tarte, une vraie tarte apportée par des servantes en coiffes. Animant le repas une discussion politique allait bon train, comme cela avait dû arriver souvent, entre la maîtresse de maison, un numéro de la *Cause du peuple* à la main, Maurice, le député Girerd, Francœur, Pôtu, l'amant-secrétaire, et l'ami de toujours Rollinat.

Mettant les pieds dans le plat volontairement, le réalisateur devait m'interviewer à un moment précis pour essayer de me faire dire que les opinions émises avec passion par George ne seraient plus les mêmes lors de la Commune. Si le texte des personnages était écrit sans qu'il fut question d'en dévier, l'interview devait avoir un caractère de « direct » qui passe si bien à l'antenne. L'instant où j'expliquais la responsabilité de la presse gouvernementale dans la formation des opinions de Sand au sujet de la Commune, ce que je disais de la presse gouvernementale en général n'était pas fait pour les oreilles d'un sous-préfet. Justement celui de la Châtre, sans avoir prévenu, arrivait par le fond, avec, des amis auxquels il voulait faire visiter Nohant. Je faillis en avoir l'inspiration coupée, ce qui en direct ne pardonne pas et aurait pu nous faire perdre ces minutes précieuses après lesquelles il fallait toujours courir.

Une autre anecdote : Chopin, devait, poussé par l'inspiration, traverser une allée du parc pour rentrer à la maison. George le grondait peut-être parce qu'il n'avait pas pris le petit déjeuner reconstituant que sa santé exigeait. Une caméra de chaque côté des comédiens cernait le couple quand apparut dans le champ de vision le jardinier de 1974, chapeau de paille sur la tête, un panier vide à la main. Nous lui avons demandé, puisqu'il avait interrompu la scène, de bien vouloir recommencer à passer au milieu des acteurs, mais cette fois le panier était chargé de légumes.

Puis Chopin entrait, s'énervait à son piano, George le calmait. Le comédien Dan Moïse avait un merveilleux accent, beaucoup plus prononcé que celui du compositeur, mais du meilleur effet. Et comme tout le monde a ri lorsque le même Chopin mima une vieille dame anglaise devant Maurice, Augustine, Solange et George !

Parfois, lorsque mes camarades étaient requis ailleurs, j'aimais errer seule dans le château désert. Cela n'avait rien à voir avec le Nohant que l'on visite, ou même le Nohant réanimé par des personnages que des comédiens incarnent.

Je me souviens de mon émerveillement lorsqu'à peine poussée, la porte du grenier me dévoila un désordre encore vivant, un amas d'objets hétéroclites, parmi lesquels un herbier, rangé, étiqueté. Je me souviens surtout du long corridor du premier étage, et des portes fermées derrière lesquelles je pouvais imaginer Chopin ou quelques-uns de ses amis ou de ses prestigieux visiteurs -

Après avoir ainsi hanté la maison, la maison me hanta, elle me hante encore.

Francine MALLET

COMPTE-RENDUS

Gustave FLAUBERT . George SAND, *Correspondance*. Texte édité, préfacé et annoté par Alphonse Jacobs, Paris, Flammarion, 1981. Un vol. 13,5 x 22 de 601 p.

Enfin reparaît cet étonnant dialogue de deux écrivains que tout opposait (l'âge, le tempérament, l'idéologie, la politique, l'esthétique) et qui vont nouer des liens affectueux pendant plus de dix ans, sans cesser de discuter, mais non de se disputer, de confronter leurs opinions souvent inconciliables, mais toujours dans le respect de l'autre et sans acrimonie. On peut maintenant relire cette correspondance, passionnante à plus d'un titre, où sont agitées par deux esprits supérieurs toutes les grandes questions que s'est posées le XIXe siècle.

Quand je dis relire..., c'est pour nos contemporains le mot lire qui eût mieux convenu. La première édition (par Henri Amic en 1904) n'avait connu qu'une mise à jour en 1916, et il fallait beaucoup de chance pour remettre la main sur un exemplaire. Bien des sandistes, bien des flaubertistes les ont cherchées en vain. Encore étaient-elles incomplètes et dépassées, car de nombreuses lettres n'ont été retrouvées que plus tard, et les textes étaient peu sûrs, notamment les lettres de Flaubert, corrigées ou censurées pour cause de crudité. Grâce au travail de bénédictin étalé sur presque toute une vie, de M. Jacobs qui a poursuivi inlassablement les autographes, et les a retrouvés dans la proportion de 95 pour cent, grâce à ses recherches faites avec la plus grande rigueur scientifique, nous avons de ce " chef-d'oeuvre de sensibilité " un état quasi définitif. Quasi, pourquoi ? parce que manquent encore quelques lettres de George Sand, quatorze inscrites par elle dans ces carnets, et dont la disparition est inexplicable; il y a peu de chances de les retrouver jamais, à moins d'un miracle.

L'annotation minutieuse laisse peu de questions sans réponse. De temps à autre, un texte de liaison, toujours pertinent, permet de suivre sans faille la vie des deux correspondants, lorsque le contenu des lettres ne suffit pas à la reconstruire. Ainsi qu'on peut le penser dans un travail conçu selon les meilleurs principes, sont présentes les annexes indispensables : des chronologies, plusieurs index très complets assortis de notices brèves mais éclairantes, une bibliographie exhaustive, qui apporte au lecteur toute la documentation à laquelle il est en droit de s'attendre.

Aline ALQUIER

Béatrice DIDIER, *L'écriture-femme*. Paris P.U.F. Ecriture, 1981. Un vol. 13,5 x 21 de 288 p.

Y a-t-il une spécificité de l'écriture féminine ? Telle est la question que pose, tout au long de cet ouvrage, Béatrice Didier, en étudiant successivement plusieurs écrivains-femmes, de siècles et d'origine sociale très différents. Elle va d'Héloïse à Marguerite Duras, en passant par Mme de La Fayette, Germaine de Staël, Colette, Virginia Woolf, etc. Il y a là quelques chapitres excellents, où, par la finesse d'analyse et l'agrément du style, et n'oublions pas la nouveauté des vues, l'auteur donne "un exemple éclatant de la maîtrise d'une écriture féminine" (pour reprendre une expression qu'elle applique à *La Princesse de Clèves*). Dans ces pages brillantes pointent à chaque instant des formules heureuses ou profondes, ou heureuses et profondes. Je n'en citerai qu'un exemple : "Je ne crois pas qu'il y ait des mythes uniquement masculins ou des mythes uniquement féminins; le même grand tissu mythique enveloppe l'humanité tout entière; mais hommes et femmes ne s'y taillent pas les mêmes vêtements."

Ce qui intéressera particulièrement les sandistes, ce sont les quatre essais consacrés à George Sand qui y occupe une place privilégiée : "*François le Champi* et les délices de l'inceste" - "l'itinéraire mythique de Consuelo" - "Femme en voyage" (sur les deux journaux de voyage en Auvergne) - "Femme / identité / écriture, à propos d'*Histoire de ma vie*". La place nous manquerait pour détailler toutes les réflexions ingénieuses, les neuves interrogations du texte qui permettent d'en faire une lecture moins superficielle et plus "gourmande". Par exemple : l'importance de la *chambre à soi* pour toute femme qui veut écrire apparaît à maintes reprises chez George Sand mais à des périodes éloignées que le lecteur ne pense pas toujours à rapprocher ; Béatrice Didier regroupe, pour en faire comprendre le thème commun, la cellule du couvent, le boudoir de la grand-mère, les diverses "maisons désertes", et le choix des heures nocturnes pour travailler : autant de recettes pour se procurer l'isolement. De même elle souligne très justement l'importance du pseudonyme pour l'affirmation d'une identité occultée par le nom marital.

Je ne suis pas d'accord avec l'auteur sur un point. Elle écrit à la page 9 : "On peut se demander s'il n'y a pas eu un phénomène de société, une sorte de barrage systématique, qui a consisté à exclure les femmes des genres littéraires qui supposaient un contact plus direct avec le public : le pamphlet, le théâtre. On connaît *Caliste* ou *Lélia*; on ne se souvient guère que Mme de Charrière et George Sand ont écrit du théâtre". Effectivement, on ne s'en souvient guère, mais ce théâtre a existé, et très sérieusement pour George Sand, qui n'a pas fait jouer moins de vingt-cinq pièces sur des scènes parisiennes, sans compter les nombreux scénarios réservés au théâtre de Nohant. Qu'elles soient oubliées, à tort ou à raison, est une chose, mais certaines ont obtenu auprès du public d'alors de vrais et grands succès. L'explication est ailleurs : peu de femmes, à cette époque ont le cran nécessaire pour aborder les contraintes du métier d'auteur dramatique, la surveillance des répétitions, le contact avec le monde des acteurs.

Quant à l'oubli... Rien ne vieillit plus vite que la littérature théâtrale : sur les 25 500 pièces représentées entre 1800 et 1875 et recensées par Charles Beaumont Wicks, seul un nombre infime a survécu. Du grand fournisseur lui-même, dramaturge habile s'il en fut, dont on a dénombré plus de 450 pièces, Scribe, que reste-t-il ? C'est le public qui change, dit-on. Mais le public change aussi pour les romans. Question complexe, à débattre ailleurs...

Georges LUBIN

George SAND, *Mademoiselle Merquem*. Texte établi, présenté et annoté par Raymond Rheault. Ottawa, ed. de l'université d'Ottawa, 1981. (dépôt en France : C.L.U.F. L'école, 11 rue de Sèvres, 75006 Paris.) Un vol. 15 x 23 de 560 p.

Les rééditions de romans de George Sand commencent à se multiplier. Le manuscrit autographe de *Mademoiselle Merquem*, paru en 1868, et injustement oublié, se trouvait à la bibliothèque de l'Université d'Ottawa; il a tenté un jeune professeur canadien, qui le publie en l'accompagnant d'un appareil critique considérable. Cette oeuvre de la dernière manière de G. Sand est un roman d'amour chaste, un peu mélodramatique, dont l'intrigue est située en Haute-Normandie, autour de Dieppe, St Valéry-en-Caux, Yport, Fécamp (la localisation est volontairement imprécise, mais la description d'ensemble du pays, par contre est très fidèle : l'auteur avait vu, et bien vu, les paysages de cette région au cours d'un voyage l'année précédente). Sous ses fausses apparences de roman pour jeunes filles, il fait vivre des personnages complexes, et le thème de prise de conscience sociale n'en est pas absent. Intelligente et cultivée, Célie, "marbre sans tache", qui atteint la trentaine, est une propriétaire terrienne qui a supprimé dans ses fermes "l'exploitation des pauvres par le riche"; en outre elle s'occupe des paysans épars dans les *cavées* environnantes, "presque aussi pauvres et aussi abandonnés que le journalier". Elle a créé une sorte de communauté secrète, égalitaire, sur laquelle elle exerce une action bienfaisante par sa supériorité intellectuelle et morale. Au terme d'une intrigue compliquée, elle épousera un jeune homme un peu plus jeune qu'elle, en qui elle a reconnu son égal, digne de l'amour qu'elle lui porte et que nous avons vu naître et grandir au long du roman.

La publication de M. Rheault mérite beaucoup d'éloges, tant pour l'établissement du texte (même si on peut discuter son choix d'avoir préféré celui de la *Revue des deux mondes* à celui de l'édition originale Michel Lévy), que pour l'apparat critique, plus copieux que le roman lui-même : introduction joignant à une solide étude de genèse des jugements motivés, variantes, bibliographie très complète, le tout donnant une idée très favorable de l'érudition de l'auteur, ainsi que de sa méthode et de son travail. Son relevé *intégral* des variantes et des corrections occupe 223 pages; il est précédé d'une étude systématique des habitudes orthographiques de G. Sand qui pourra servir à d'autres éditeurs d'oeuvres sandiennes, car c'est un modèle. On constate en parcourant ce relevé que "l'écriture coulante chère aux bourgeois" que Baudelaire a si aigrement décriée, n'était pas obtenue sans remaniements et sans recherches de style.

Quant à l'annotation, elle donne tout l'éclairage voulu et souvent elle est succulente. M. Rheault connaît bien l'époque et s'est entouré de toute la documentation nécessaire pour guider le lecteur de 1982. Sa connaissance de l'oeuvre de G. Sand n'est pas limitée, et il peut ainsi faire des rapprochements ingénieux. Disons aussi qu'il garde sa liberté d'esprit critique, signalant par exemple avec un sourire l'excès de perfection de Célie Merquem l'héroïne.

G.L.

George Sand. *Mauprat*. Edition présentée, établie et annotée par Jean-Pierre Lacassagne. -Paris, Gallimard, coll. Folio, 1981. un vol. 10,7 x 17,7 de 476 p.

Ce beau roman, longtemps négligé par les éditeurs, a connu ces années dernières deux éditions en livre de poche. La dernière est procurée par Jean-Pierre Lacassagne, connu par des travaux sur Pierre Leroux, et dont les sandistes connaissent bien son *Histoire d'une amitié P. Leroux et G. Sand*. Il présente *Mauprat* sous un jour nouveau après avoir procédé à un examen approfondi du manuscrit. Manuscrit dont l'histoire est passablement complexe, la romancière étant partie d'un premier scénario auquel elle a renoncé en chemin.

L'histoire d'amour qu'était à l'origine la " nouvelle " commencée en mars 1835 s'est considérablement enrichie jusqu'à l'été 1837 d'ajouts successifs qu'il n'était pas facile de démêler et de dater. C'était un véritable " montage à partir d'éléments rédigés à des époques diverses ". Ce n'est pas ainsi en général que procédait G. Sand dont les incubations sont plus rapides, sauf rares exceptions. Aussi l'étude de la genèse était-elle ici particulièrement difficile, donc intéressante : M. Lacassagne l'a décortiquée avec un acharnement et une rigueur dignes d'éloges.

J'invite les lecteurs, en général un peu négligents pour les annexes, à ne pas s'arrêter à la page 434 où s'achève le roman.

Quant à la préface, elle prend de la hauteur pour démontrer tout ce qui fait de *Mauprat* un *grand* roman, porteur de messages et de leçons, roman de formation, roman initiatique, aux implications politiques et sociales, roman noir par le climat de violence et de terreur qui y règne, roman historique aussi, et bien sûr roman d'amour, où George Sand s'est affirmée créateur puissant et original.

G.L.

George SAND, *Correspondance*, tome XVI (juillet 1860 . mars 1862) éditions de Georges Lubin, Paris, Garnier frères, 1981. XXI - 972 pages, 16 illustrations.

On a tout dit sur l'obstination, la patience, la science du bâtisseur G. Lubin. Il vient, Dieu me pardonne, d'ajouter une seizième abside à sa cathédrale sandienne. Une fois de plus le matériau émerveille : 728 numéros et seulement 101 déficits, 549 lettres inédites et 77 partiellement inédites. Si grande que soit l'obligeance de ceux qui ouvrent leurs archives à G. Lubin, comment ne pas mettre à son actif la pertinence des attributions, la sagacité lumineuse des rapprochements, le flair heureux ? pour ne citer qu'un exemple, j'admire que ses savants scrupules aient poussé l'éditeur exigeant à feuilleter la grammaire moderne des écrivains français d'Aubertin... pour y découvrir " un fragment de lettre complètement ignorée ", " anonyme " mais dont il ne fait aucun doute désormais qu'elle est de Sand. Les notes sont si précises, si riches, les index si minutieux que j'ai l'impression qu'un compositeur a joué un tour à G. Lubin en prénommant Michelet Emile aux "noms cités". Je crois pouvoir répondre à la question posée p. 388 : le fils de P. Leroux dont il s'agit est certainement établi dans l'Indre : près de Bouesse où il a épousé le 28 janvier 1851 Marguerite Nicolas et où naissent ses trois premiers enfants ? ou plus probablement à Saint-Denis de Jouhet où naît le 22 Mars 1865 Marie-Henriette, d'où est originaire sa femme et où il est mort ?

Je parlais de cathédrale, mais la mystique se dégrade souvent en politique dans ce tome XVI. Ici l'on s'entremet auprès de Saint-Jérôme (le prince) pour sortir d'un mauvais pas la revue de Saint-François (Buloz); ailleurs, on aguiche un nouveau valet de coeur le peintre Marchal que l'on voudrait voir décoré les inquiets de la vertu sandienne méditeront sur le billet du 28 mars 1862. Les éditeurs et les lecteurs de *correspondances* ne liront pas sans mauvaise conscience la mise au point adressée au douteux A. Gérard prêt à "disposer" des lettres de Lamennais. Brochent sur l'ensemble les habituelles *solangiana*, avec de merveilleux retours au plus quotidien du travail, de la santé, du voyage. Regarder Sand composer ses "pages d'herbier", la suivre, remise de la typhoïde qui a manqué l'emporter, de *t'auberge* en *t'auberge*, voiturée par Matheron, le lecteur ne s'en lasse pas. Si la verve de la *première* lettre à Marchal le ravit, il se passerait d'apprendre que " Manceau a de ses yeux vu " que " M. J. Simon est pédéraste ", qu'il représente dès lors " la vertu du siècle, le vice hypocrite et triomphant ". Ces accès de prude rancœur - datée elle aussi - provoqués par l'affaire

du prix académique biennal, finalement attribué à Thiers, posent cependant une vraie question : “ J’ai trop fait la guerre aux hypocrites pour que le monde *officiellement* religieux me le pardonne. Et je ne souhaite pas être pardonnée. J’aime bien mieux qu’on me repousse vers *l’enfer* où ils mettent tous les honnêtes gens [...] ”

Damnée, George ? A Dieu ne plaise ! car dans ce rassemblement de lettres toutes les *voix* de la *religion* sandienne se font entendre, les plus humbles comme les plus philosophiques, du souhait pieux au cri, de la prière à la méditation, du cliché à la profession de foi viscérale et raisonnée pourtant. Qu’elle pense à la mer “traîtresse horrible” sur laquelle vogue Maurice et qui n’a pas épargné tel “patron” pêcheur, qu’elle pleure Lucien Villot, qu’elle analyse l’oeuvre de Channing, qu’elle remercie dans des pages superbes le docteur qui a soigné Solange, qu’elle galvanise Lemoine-Montigny après son deuil, elle reste la lutteuse fidèle qui sait que “ il ne s’agit pas tant de détruire la douleur ou de l’épuiser, que de l’ennoblir toujours par la foi ”. Mais elle est aussi, et ce n’est pas moins religieux, celle qui accueille Lina et la conjure : “ Crois au bonheur ”. L’abondance de la matière veut que cet appel chaleureux à la confiance soit aussi le mot de la fin.

Jean-Pierre LACASSAGNE

Marc BAROU, *La vie quotidienne en Berry au temps de George Sand*. Paris, Hachette, 1982. Un vol. 13 x 20 de 254 p.

Dans le cadre de la série “La vie quotidienne” aux éditions Hachette, c’est à un bien attachant voyage dans le Berry de George Sand que nous convie Marc Baroli.

A partir de la distinction établie par deux enfants dans *Les Maîtres sonneurs* : « Moi, je suis des bois », « Moi, je suis des blés », il nous mène tour à tour dans les campagnes, les brandes, les châteaux et les chaumières de ce Berry du XIX^e siècle, riche de coutumes colorées, de croyances étranges ou de recettes de guérison et de sorcellerie. Des longs parcours sur les routes poudreuses ou lourdes de glaise, aux scènes villageoises simples et joyeuses, le lecteur ravi se trouve entraîné dans un monde rendu déjà familier par George Sand, mais dans lequel il trouve encore des sujets de curiosité et d’étonnement. Certes, Marc Baroli a beaucoup puisé dans l’autobiographie de George Sand, dans sa correspondance et dans son oeuvre romanesque, mais sa riche bibliographie, témoins de l’amour des Berrichons pour le passé et la culture de leur province, lui permet d’entrer dans les détails et de nous donner un ouvrage fort documenté dans lequel on se promène avec un plaisir extrême.

Bernadette CHOVELON

Correspondance de Frédéric Chopin, recueillie, révisée et annotée par Bronislas Edouard Sydow en collaboration avec Suzanne et Denise Chainaye et Irène Sydow. Richard.Masse, 1953-1960 (Réimpression). 3 vol. 17 x 25,5 de 324, 416, 479 p.

Cette correspondance, bien que très incomplète du fait de la destruction de nombreuses lettres de George Sand et de Chopin, a le mérite de nous donner des indications sur la jeunesse du musicien avant son départ de Varsovie, sur sa vie à Paris et à Nohant, mais il faut regretter que cette réimpression ne tienne aucun compte des découvertes faites depuis 1960 (par G. Lubin, Krystyna Kobylanska, Hanna Wroblewska.Straus, etc.), et surtout qu’elle recopie purement et simplement une annotation tendancieuse et souvent sans grand intérêt.

Jeannine TAUVERON

INFORMATIONS

COLLOQUES 1981

A Tours, du 11 au 16 juin, colloque George Sand, organisé par M. J. Hoog, directrice de Rutgers junior year in France, où se sont retrouvés de nombreux sandistes venus de plusieurs pays, mais en majorité des Etats-Unis, qui ont pu confronter leurs points de vue sur la romancière au cours de plusieurs jours d'entretiens à la Faculté des Lettres. Aux heures de travail ont succédé un séjour au château d'Azay-le-Ferron, propriété de l'Université de Tours, et des excursions à Valençay, Nohant, Gargilesse. Le colloque s'est terminé par un concert au prieuré Saint-Cosme à Tours.

A Cerisy-la-Salle, du 13 au 23 juillet 1981, sous la direction de Simone Vierende, le colloque George Sand a réuni 68 participants venus de huit pays d'Europe et d'Amérique. Une quinzaine de communications ont été suivies avec assiduité (et intérêt) dans le cadre sévère mais beau du château du XVII^e siècle que connaissent bien les habitués des colloques de Cerisy où l'accueil des responsables du Centre Culturel International est toujours très apprécié. On espère que la publication des communications pourra être assurée.

COLLOQUES 1982

A la Faculté des Lettres de Tours, une table ronde s'est tenue le 11 juin 1982, à l'initiative de Marie-Jacques Hoog et sous l'égide de Rutgers University, autour du thème "Naissance du nom de plume", suggéré par le cent-cinquantième d'*Indiana*.

Un colloque sur les "correspondances, problématiques et économie d'un genre littéraire", est programmé pour les 4, 5, 6, 7 octobre à l'Université de Nantes. Direction : J.L. Bonnat, secondé par Mireille Bossis. Plus de vingt conférences sont déjà prévues, auxquelles s'ajouteront des "ateliers" et des "tables rondes". Plusieurs des participants au colloque de Cerisy sont déjà inscrits, et six au moins des conférences traiteront de George Sand. Pour tous renseignements s'adresser à Mireille Bossis, 1, rue Henri Lasne 44042, Nantes Cedex.

Aux Etats-Unis, Isabelle Naginski organise pour les 12-13 novembre la cinquième conférence internationale sur George Sand. Thème : le cent cinquantième anniversaire du nom de plume, et plus largement la vie, l'oeuvre, l'influence et l'entourage. S'adresser à Professor Isabelle Naginski, Division of Languages and Literatures, Bard-College, Annandale-on-Hudson, N. Y. 12054.

La Modern Language Association lance un appel à ses membres afin d'organiser une réunion autour du sujet : Nouvelles directions des recherches sandiennes. S'adresser à Professor Annabelle Rea, Dept of Language and Linguistic, Occidental College, Los Angeles, Calif. 90041.

PUBLICATIONS

En liaison avec l'Association pour l'étude et la diffusion de l'oeuvre de George Sand, qui continue la publication de ses remarquables Cahiers thématiques, les Editions de l'Aurore (titre qui ne doit rien au hasard), 4 Bd des Alpes, B.P. 19, 38240 Meylan (Isère) envisagent une édition intégrale de l'oeuvre de George Sand, à condition que le succès couronne leur effort initial. Le directeur littéraire est Jean Courrier. Sont déjà sortis des presses *Horace* et les *Contes d'une grand-mère*, tome 1er. Les prochains volumes à paraître dans cette collection sont *Contes d'une grand -mère*, tome II, *Le péché de Monsieur Antoine*, *Tamaris*, *Le Château des Désertes*, *Mademoiselle La Quintinie*, *Promenades autour d'un village*, *Un hiver à Majorque*.

En préparation chez un autre éditeur, *Jean de La Roche*, avec des illustrations de Christiane Bruguier-Pastré.

TELEVISION

A la LV. italienne, une dramatique en quatre épisodes sur la vie de George Sand a été réalisée par l'acteur italien Giorgio Albertazzi. D'après ce qu'on nous a rapporté, c'est une de ces réalisations qui font bon marché de toute vérité historique ou psychologique. Quant à la chronologie, pourquoi s'en embarrasser? Un seul exemple : le metteur en scène fait danser George Sand avec Pagello en 1855. Or elle n'a jamais revu Pagello après 1834, et cette femme qui n'a jamais vraiment aimé la danse ne dansa sûrement pas à l'âge de 51 ans, alors surtout qu'elle venait de perdre sa petite-fille très chérie.

En France, nous avons pu voir le 17 mai, sous un bien joli titre (Musiques au cœur : la musique et l'amour, Chopin et G. Sand) une émission d'Eve Ruggieri et Patrick Camus. Musique de qualité, extérieurs et intérieurs de Nohant bien photographiés procuraient un spectacle agréable. Le commentaire de la présentatrice, très à l'aise comme d'habitude, était récité avec une conviction sympathique. Mais pourquoi faut-il que ses documentalistes l'aient tant de fois induite en erreur? Marie Dorval n'a jamais mis ses petits pieds à Nohant. La "chambre bleue" n'est pas celle que Chopin occupait. Le théâtre tel que nous le voyons aujourd'hui a été installé trois ans après le départ de Chopin : celui-ci n'a donc pu y venir, ni voir la scène. On nous a cité des passages d'un journal de Chopin apocryphe, fabriqué par un faussaire. George Sand n'était pas "divorcée", puisque le divorce avait été supprimé en 1815; elle ne se levait pas de bonne heure (au contraire) tout le monde le sait ; elle-n'a jamais reçu Blanqui chez elle, etc. et puis enfin, cette George Sand, c'était un écrivain, sauf erreur : on ne s'en doutait pas en écoutant Eve Ruggieri...

CONFERENCES

M. Maurice Jean a prononcé le 24 mars à Toulon, salle Mozart, une conférence sur le séjour de George Sand à Tamaris en 1861. Accompagnée de projections et bien documentée, elle a été très appréciée des Amis du vieux Toulon.

ETATS-UNIS -

Il vient de se fonder à Los Angeles une nouvelle maison d'édition sous l'égide de la romancière française : George Sand Books, 9011, Melrose Avenue, Los Angeles, Calif. 90069. Le premier livre édité est une biographie de John Reed (le journaliste auteur des *Dix jours qui ébranlèrent le monde* et héros du film *Reds*), par Tamara Hovey, qui a publié, on s'en souvient, une petite biographie anglaise de George Sand : *A mind of her own*.

La revue des Amis américains de G. Sand (Friends of George Sand Newsletter, Hofstra University, Hempstead, NY 11550) vient de faire paraître un numéro très copieux, avec la collaboration de Joseph Barry, Albert Sonnenfeld, Gérard Roubichou, M. J. Hoog, Thelma Jurgrau, Georges Lubin, etc. Les articles sont soit en anglais soit en français.

Gaylord Brynolfson, bibliographe attaché à l'Université de Princeton, a composé une bibliographie des ouvrages (livres et articles) sur George Sand parus entre 1964 et 1980, qui permet de prendre mesure de la floraison prodigieuse (485 numéros) des études sandiennes en quelques années.

TCHECO-SLOVAQUIE

Les éditions Odéon de Prague ont publié en un volume la traduction de *Valentine, Mauprat* et *Jeanne*, avec une postface du professeur Dr Vladimir Brett, où il est notamment question de la problématique tchèque de l'oeuvre de G. Sand et de ses relations avec Sofie Podlipska.

DIVERS

Le masque mortuaire original de Chopin, non retouché, tel par conséquent qu'il est sorti des mains de Clésinger en 1849, a été préempté par le Ministère de la Culture à l'Hôtel Drouot le 5 mai dernier, pour 250 000 francs. On ne sait pas encore dans quel musée il sera présenté à la ferveur des admirateurs du génial musicien.

Un porcelainier de Limoges a été tenté par la reproduction du gracieux service de table en Creil qui a appartenu à G. Sand et qui orne la table de la salle à manger de Nohant (décor dit aux fraisières, motifs en reliefs et bord festonné). On peut le trouver dans quelques magasins parisiens, mais le prix en est plus élevé, toutes proportions gardées, que celui payé par George Sand.

La revue *Sites et monuments* (n° 98, 3e trimestre 1982) vient de publier un article sur « L'Hôtel Scheffer-Renan ou les tribulations d'une donation » qui intéresse les *Amis de George Sand*, car c'est dans cet hôtel, 16, rue Chaptal, que doit être installé par le musée Carnavalet un musée du Romantisme, où nous pourrions revoir enfin les souvenirs sandiens donnés autrefois par Aurore Sand à la Ville de Paris, et qui ne sont plus visibles depuis de longues années.

A ce propos, nous avons le regret de faire connaître à nos membres la mort récente de Mme Corrie Siohan, petite-fille d'Ernest Renan, qui avait cédé au ministère de l'Education nationale cet ensemble mobilier pour un prix dérisoire, et qui a bataillé inlassablement depuis 1956 pour qu'on aboutisse à une utilisation hautement culturelle. Nous adressons à M. Robert Siohan nos condoléances émues.

VIE DE LA SOCIETE

L'Assemblée Générale a été convoquée le 21 Avril 1982, au Lycée Condorcet, 8 rue du Havre, qui avait bien voulu mettre à notre disposition une salle de classe, ce dont nous remercions Monsieur le Proviseur et Madame l'Intendante.

Après le compte-rendu d'activité présenté par la Secrétaire Générale, et l'exposé des comptes de l'exercice 1981 fait par la Trésorière, ont eu lieu les élections destinées, d'une part à remplacer un membre démissionnaire et quatre membres sortants, d'autre part à faire entrer au Conseil cinq membres nouveaux.

Les membres sortants, rééligibles, ont été réélus. Ce sont:

Mmes ALQUIER, CHOVELON, TAUVERON, M. BRUNAUD.

Les membres nouveaux sont Mmes CHEVEREAU, F. MALLET, MM. BODIN, MARILLIER, SALO MON.

le Conseil d'Administration est donc ainsi constitué:

Mme Aline Alquier – Mme Mizou Baumgartner – M. Thierry Bodin – Mme Brosse-Giran – M. Pierre Brunaud – Mme Chevereau – Mme Bernadette Chovelon – Mme Yvonne Grès-Veron – M. Georges Lubin – Mme Francine Mallet – M. Jacques Marillier – M. Pierre Salomon – Mme Jeannine Tauveron.

Le Conseil a procédé ensuite à l'élection des membres du Bureau. Celui-ci se compose, pour l'exercice en cours, de :

Président	: Georges Lubin
Vice-Présidentes	: Aline Alquier Yvonne Grès-Veron
Secrétaire Générale et Responsable de la publication	: Bernadette Chovelon
Trésorière	: Jeannine Tauveron

Cotisations Le montant des cotisations reste inchangé pour cette année :

Membre actif	: 60 F
Membre bienfaiteur	: 120 F
Membre d'honneur	: 200 F

Les chèques (bancaires ou postaux) doivent être libellés au nom de *l'Association des Amis de George Sand*.

C.C.P. 5738.72 LYON.

Envoyer les chèques bancaires à Mme Tauveron, Lycée Condorcet, 8, rue du Havre, 75009 PARIS.



ILLUSTRATIONS

Sur la couverture, un dessin du peintre Eugène Lambert (1825 - 1900) qui fut un familier de Nohant pendant plusieurs années. Ce dessin qui représente la façade Sud de la maison, porte une dédicace : « A mon ami Fleury, en souvenir d'un ami de Nohant. Eug. Lambert. » Il fut envoyé, avec quelques autres, à Bruxelles en juin 1853, et le proscrit en remercia l'auteur le 29 juin, par une lettre dont nous détachons quelques lignes émouvantes: « Mon cher Lambert, j'ai reçu vos dessins si charmants . ils me disent tant de choses, me rappellent des souvenirs si chers, qu'en vérité les mots me manquent pour vous exprimer ce qu'ils m'apportent de bonne et douce joie .et cependant, vous le dirai-je ! ils m'ont si vivement remué que je les ai vus à travers des larmes. En voyant *Nohant avec sa terrasse* si connue, ses massifs, ses allées profondes, le Coudray, et cette chère maison où mes enfants ont grandi, où, durant tant d'années, j'ai vécu d'une vie toute d'affection, je me suis senti plus exilé, j'ai éprouvé au coeur une véritable angoisse, mes regrets sont devenus plus vifs... Hélas ! il n'est que trop vrai qu'on n'emporte pas la Patrie à la semelle de ses souliers... »

Page 23. D'après une photographie d'Adam Kaczkowski, une vue de la campagne polonaise aux environs de Zelazowa Wola, qui rappelle d'une façon saisissante les paysages des environs de Nohant.

Page 51. Nohant, par Mme Paulette Crétoux (1^{er} prix de notre concours de dessin).

Copyright 1982 © Les Amis de George Sand